

- III. François-Henri Désérable, l'Iran de travers
- IV. Le poète Akl Awit et son chien Cooper
- V. Les chrétiens d'Orient dans le tumulte

- VI. Hazem Saghieh: Nous et l'Occident
- VII. Philippe Delerm veut être un peu plus drôle
- VIII. La pionnière Leïla Baalbaki a vécu



Édito

Gisèle



« Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. »

La fameuse phrase de Lamartine m'est revenue à l'esprit à l'annonce du décès de Gisèle Khoury. Car sa disparition n'a pas seulement laissé un vide chez sa famille et ses amis dont elle s'occupait si bien avec un dévouement exemplaire, elle représente aussi une immense perte pour la presse libre dont elle était le symbole avant d'en être le porte-drapeau. Motivée par Samir Kassir dans ses combats, elle a transformé son assassinat en cause, une cause pour la défense des journalistes persécutés et la protection de la liberté d'expression : « SKeyes tire la sonnette d'alarme au quotidien face au danger qui nous guette; face au risque réel de perdre la liberté d'expression émanant d'une équation qui nous donne le choix entre notre liberté et notre sécurité. Équation illusoire. Équation indigne », a-t-elle affirmé en recevant les insignes de chevalier de la Légion d'Honneur.

Son professionnalisme, sa spontanéité, son attachement aux valeurs, son respect, dans les émissions qu'elle animait, pour ses invités comme pour son audience, ont fait d'elle une figure de proue des médias dans le monde arabe. Son courage face aux adversités de la vie, comparable à celui de Ghassan Tuéni, l'a accompagnée durant sa maladie qu'elle a affrontée avec une sérénité incroyable. « Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici », écrivait Victor Hugo. Le sillon qu'elle a tracé ne doit pas s'arrêter là. Au nom de Gisèle et de Samir, il nous faudra continuer à « laboureur » pour que vive la liberté dans cette région du monde où elle est si souvent bafouée. L'assassinat récent de plusieurs journalistes au Liban-Sud et à Gaza nous commande de ne pas baisser les bras.

ALEXANDRE NAJJAR

Notre contenu actuel est accessible sur lorientlejour.com/litteraire

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE †, JABBOUR DOUAIHY †, RITTA BADDOURA.

Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : SAMER ABDO

Contributeurs : TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOUL, YVES CHEMLA, ANTOINE COURBAN, EDGAR DAVIDIAN, RALPH DOUMIT, DENIS GOMBERT, JOSÉPHINE HOBEIKA, ANTHONY KARAM, MAZEN KERBAJ, SALMA KOJOK, HENRY LAURENS, CHIBLI MALLAT, JEAN-CLAUDE PERRIER, JEAN-PIERRE PERRIN, WISSAM SAADÉ, ABDO WAZEN.

lorientlitteraire@yahoo.com

De Tsushima à Gaza: le crépuscule des Lumières?

LE LABYRINTHE DES ÉGARÉS. L'OCCIDENT ET SES ADVERSAIRES d'Amin Maalouf, Éditions Grasset & Fasquelle, Librairie Antoine (édition spéciale Liban), 2023, 445 p.

La guerre de Gaza qui se déroule sous nos yeux apparaît comme l'épilogue naturel de l'essai d'Amin Maalouf, *Le Labyrinthe des égarés*. L'ouvrage s'ouvre sur la défaite militaire russe en 1905 contre le Japon, face à l'île de Tsushima. Il s'achève en interrogations angoissées sur la guerre d'Ukraine, l'avenir de l'Occident et du monde, qui rappellent les déplorations de Théodore Métochités (1270-1332). Un siècle avant la chute de Constantinople, ce dernier écrit dans ses *Thrènes sur le déclin de l'Empire Romain*: « Une immense tristesse m'étreint quand je pense aux épreuves passées (...) Mais c'est surtout de l'avenir qu'il me sera pénible de parler: comment ces bouleversements innombrables et la fatalité inexorable amèneront-ils les épreuves à venir et le naufrage final? ». Pour Maalouf, l'égaré commence quand « un dirigeant se demande s'il a raison de s'estimer lésé et de vouloir punir ses adversaires » (p. 434) au lieu de faire valoir son intérêt militairement.

La guerre irano-israélienne de Gaza, par Palestiniens interposés, révèle la faillite morale de principes, supposés universels, que l'Occident a partagés avec tous les membres de l'unique famille humaine. Refermant l'ouvrage, on se surprend à se demander: « Gaza sera-t-elle le tombeau de l'Aufklärung et de la suprématie occidentale? » Les Lumières s'estompent aujourd'hui dans la pénombre crépusculaire d'une modernité ultraperformante, grisée par la haine identitaire, ayant épuisé les ressources spirituelles qui auraient pu servir de fil d'Ariane aux égarés du labyrinthe de l'histoire.

Tout au long des 437 pages de son essai, Amin Maalouf déploie une fresque monumentale de la civilisation la plus brillante, la plus performante, la plus exceptionnelle de l'histoire humaine. On peut aimer ou détester l'Occident.



© Luc Venance / AFP

Il n'empêche que sa civilisation et sa culture ont servi d'idéal et de modèle à suivre depuis cinq siècles. On loue son avancée inouïe dans les sciences. On l'admire pour ses réalisations qui ont amélioré nos conditions de vie. On le redoute pour sa puissance. Amin Maalouf nous fournit des jalons précis permettant de mettre en parallèle l'exploit lumineux, intellectuel et technique de l'Occident avec sa face sombre, celle qui le précipite dans le pire des pièges de la nature humaine: la « démesure », cette redoutable *hubris*, tentation faustienne et prométhéenne à la fois. On l'exprime traditionnellement par l'optimisme historique, et on la personnifie par le concept de progrès qui a enthousiasmé les peuples du monde avec son utopie de pouvoir réaliser le paradis sur terre, par la seule volonté de l'homme. L'optimisme historique signifie qu'on détient toute la vérité et qu'« on compte sur rien ni personne, sauf sur soi-même et sur la bagarre » (E. Roudinesco). Hélas, nul n'avait songé que la démesure toucherait le progrès

lui-même. Le XXI^e siècle en est une sanglante illustration.

Amin Maalouf survole cinq siècles d'ascension vers les sommets de l'*hubris*. Il montre comment l'optimisme historique occidental est devenu, par mimétisme, universel. Trois

Amin Maalouf survole cinq siècles d'ascension vers les sommets de l'hubris.

exemples historiques illustrent cette évolution: le Japon, la Russie, la Chine, avant d'aborder les États-Unis d'Amérique, point d'aboutissement et forteresse de l'Occident.

Tous les pays ont voulu imiter le modèle en vue d'accroître leur bien-être mais surtout leur politique de puissance. Hélas, l'absolutisme moral occidental n'a pas manqué d'humilier ses imitateurs qui, à leur tour, ont fait de même. Le Japon de Meiji s'occidentalise mais ne tarde pas à humilier sa vieille nourrice, la Chine. Lorsque l'escadre russe fut détruite en 1905 par la flotte japonaise, le monde entier pavoisa. L'ennemi du Japon, le chinois Sun Yat Sen dira: « Nous avons vu la défaite de la Russie par le Japon comme la défaite

de l'Occident par l'Orient. » Même son de cloche chez l'indien Jawaharlal Nehru.

L'essai de Maalouf ouvre la voie à une série de questions sur le déploiement de cette *hubris*, clairement perçue dès l'aube de la pensée grecque, devenue aujourd'hui un paradigme mondialisé. Eschyle la dit fille de l'*Impiété*. Pour Ovide, elle est enfant de la *Nuit*. Ésope la conçoit comme compagne inséparable de la *Guerre*. Elle est arrogance outrancière, confiance démesurée en soi et dans ses propres capacités, présomption volontariste, conviction de supériorité en valeur, foi agressive dans une sorte de messianisme sécularisé. Elle occulte la conscience morale, scotomise toute vision à long terme, bref elle aveugle sa victime et en fait un égaré du labyrinthe. L'homme de ce modèle est courageux, inventif, audacieux jusqu'à la témérité, voire effronté. Il pense dominer la Nature à la place de Dieu, grâce à sa technoscience. Il demeure marqué par l'indéracinable préjugé de l'absolutisme moral. Il est convaincu de son invincibilité, ce qui l'autorise à humilier les autres.

Tous ces traits pourraient se résumer par ce qu'Évagre le Pontique (345-399 EC) appelle *Philautie*, la première, la plus grave et la plus redoutable des maladies de l'esprit. La *Philautie* est une complaisance vicieuse et immo-dérée pour soi-même. Elle dépasse de loin le vulgaire narcissisme psychopathologique ou l'égoïsme nombriliste, parce qu'elle est, avant tout, consciente et rationnelle. Elle instrumentalise les facultés les plus nobles de l'esprit: l'intelligence et la volonté. Le mal ne peut rien faire sans la libre volonté de l'homme. L'anthropologie culturelle reconnaît à la version occidentale de la *Philautie*, une adhésion aveugle à la Raison dite universelle mais qui est, en dernière analyse, « juge et partie, sentence sans appel et plaidoirie contraignante, lourde de menaces sous-entendus » (L. Poliakov). *Hubris* demeure inséparable de son alter ego, *Némésis* ou vengeance que son déchaînement contre quiconque dépasse les limites de ce qui est humainement possible. La cacophonie

guerrière et immorale du monde le démontre.

Pour raconter l'aspect politique et conquérant de cette démesure prométhéenne, Amin Maalouf commence par la visite du commodore Matthew Perry (1794-1858) au Japon, à la tête d'une importante escadre, afin de forcer la main des autorités à conclure un traité commercial. Foulant aux pieds les usages protocolaires nippons, il se présente à Edo (Tokyo) siège du Shogun et non à Nagasaki, seul port où les étrangers pouvaient accoster. Perry avait soigneusement évalué son effronterie. « Il devait donner l'apparence d'une totale confiance en soi, comme s'il ne craignait rien. » (p. 30). Les Japonais ne châtièrent pas l'insolent mais temporisèrent. C'est ainsi que s'ouvrit l'ère Meiji durant laquelle le Japon se modernisa jusqu'à détruire en 1905 la flotte russe.

Mais comment a émergé l'*hubris* de la modernité? Une anthologie de l'histoire des idées pourrait l'expliquer. Il y a certes la Renaissance, la Réforme protestante, la naissance de la science moderne mais surtout la sécularisation du Christianisme. L'idée prométhéenne de progrès serait « comme une autre formule du péché originel car, goûter du fruit de l'arbre de la connaissance, c'est savoir tout sur chaque chose, autrement dit, une fois encore, égalé Dieu » (Michel Onfray). Cette inversion de l'idée chrétienne de chute implique un salut sans sauveur, œuvre de l'homme; elle suppose une eschatologie réalisée ici-bas. La modernité a révélé un affrontement belliqueux entre un « Ego humain » et un « Moi divin », sorte de guerre métaphysique qui n'en finit pas de produire ses effets dévastateurs sur chacun de nous. Elle a engendré des idéologies qui ont déifié la société. Les idéologies sont mortes aujourd'hui; demeurent les conflits identitaires. « Toute crise identitaire est une crise messianique et l'histoire des utopies nous montre qu'il y a toujours eu messianisme dans des phases de désintégration sociale. » (F. Thuail) Ce trait est inscrit dans le christianisme depuis l'Antiquité tardive. L'Occident chrétien est marqué par deux doctrines hétérodoxes: le Pélagianisme prométhéen qui proclame le salut par les œuvres de l'homme; et le Gnosticisme faustien qui enseigne le salut par la connaissance. Le mouvement gnostique occidental le plus influent est le Joachimisme, magistralement étudié par Henri de Lubac (*La Postérité spirituelle de Joachim de Flore*). Pélagianisme et Gnosticisme joachimite sont précisément les deux dangers de la modernité contre lesquels l'actuel Pape François mène la lutte au nom d'une réconciliation de l'homme avec la nature et avec lui-même. La lettre *Placuit Deo* (2018) et l'exhortation *Gaudete et Exultate* (2018) explicitent les risques de l'*hubris*. La *Philautie* a besoin de l'intellect et de la volonté pour produire ses effets destructeurs.

Au bout de cinq siècles de suprématie occidentale, maintenant que les idéologies sont mortes, le monde se retrouve emporté par les turbulences d'un prétendu conflit de valeurs. D'un côté, l'Occident ivre de ses propres utopies et la vague de *wokisme* qui est l'aboutissement de la dématérialisation gnostique de la réalité. En face, le camp de l'ordre et du pouvoir coercitif, au nom de valeurs traditionnelles, notamment religieuses. Au milieu de ce caparot, les innocents meurent par milliers en Ukraine et sur la terre qui vit naître le Christ.

Quel remède contre la *Philautie*? Sans doute la *Déclaration d'Abu-Dhabi sur la fraternité humaine* (2019). Mais ce n'est qu'une déclaration d'intentions. Comment traduire politiquement ce document face à Gaza? Maintenant que nous avons éteint les lampions des Lumières, la fraternité pourrait-elle nous convaincre, comme Paul de Tarse, que « j'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante ». (1 Corinthiens 13:1).

ANTOINE COURBAN

Le journal de bord de Mazen Kerbaj



SI VOUS NE LE VOYEZ PAS, VOUS LE SOUTENEZ!



ENFANTS, NOUS AVIONS L'HABITUDE D'ÉCRIRE LE NOM DE NOTRE AMOUREUSE SUR NOTRE BRAS...

AUJOURD'HUI À GAZA, LES ENFANTS ÉCRIVENT LEUR PROPRE NOM SUR LEURS BRAS POUR POUVOIR ÊTRE IDENTIFIÉS S'ILS MEURENT DANS UN BOMBARDEMENT...

Le point de vue de Wissam Saadé

Le choc des mélodies

«*H'a' o l a m kulo neg-deinu*», signifiant «*le monde entier est contre nous*», était une chanson très populaire en Israël jusqu'à la fin des années 60. Elle était la bande-son des conquêtes du Sinaï et de la Cisjordanie en 1967. Aujourd'hui, Israël ne peut plus se plaindre que «*tout le monde est contre nous*». Le consensus occidental général est largement en sa faveur, même si le reste du monde est très divisé à son égard. De plus, son ambition dans cette guerre contre la bande de Gaza, contrôlée par le Hamas, est de se présenter comme le représentant, voire l'incarnation de l'âme du monde, et d'expulser de l'écoumène ceux qui chantent dans leur maquis une autre version – djihadiste – de la même chanson.



Les héritiers de Jabotinsky et de Begin croient que la paix est envisageable et réalisable sans les Palestiniens.

que jamais bafouées par les islamistes qui ne parviennent pas à nous expliquer comment briser la supériorité technologique de l'ennemi, d'autant plus qu'elle est soutenue par la supériorité technologique de l'impérialisme américain.

Or, face à eux se dressent ceux qui ne parviennent pas à comprendre que le choix le plus servile, lorsqu'une guerre raciale est déclenchée contre les Palestiniens, est de rester neutre ou tiède.

D'une manière déplorable, la maîtrise de soi n'est requise dans ce monde que des exploités, des exclus, des opprimés et des colonisés, de l'international des parias. Ils doivent exceller dans l'art du contrôle de soi, sinon les mécanismes de déshumanisation ou de sous-humanisation sont en marche. Ceci est effectivement répréhensible, toutefois, en contrepartie, un discours inverse est encore en vogue, considérant la maîtrise de soi comme ignoble, et blâmant toute approche équilibrée de l'analyse des forces en présence, de ce qui est réalisable et de ce qui ne l'est pas, ainsi que toute réflexion sur le coût à payer et les conséquences.

Or, comment arriver à arracher aux arrogants de ce monde l'argument de la maîtrise de soi monté contre les plus faibles tout en incitant les plus faibles à œuvrer pour une maîtrise de soi dans et à travers la lutte pour l'émancipation? Tel semble être un souci majeur pour notre temps. Cela recoupe, en partie, la distinction faite par Max Weber entre une éthique de la conviction et une éthique de la responsabilité. Nous sommes actuellement assaillis par plusieurs variantes particulièrement toxiques de l'éthique de la conviction, qui montrent peu de préoccupation pour les conséquences des actes de ceux qui y adhèrent. Il semble en effet que l'éthique de la responsabilité qui implique d'assumer les conséquences prévisibles et imprévisibles de ses actions, soit en train de reculer ou de s'affaiblir de manière généralisée. Pour cela aussi, il est impératif de conserver une acuité politique sur un élément d'une importance capitale: pour préserver la vie du plus grand nombre de Palestiniens, il est impératif que le Hamas et le Jihad islamique abandonnent la perspective selon laquelle seuls les sionistes et les impérialistes sont «*responsables*» des conséquences de leur politique criminelle. Si l'ennemi est effectivement responsable de ces actes criminels odieux, il incombe à toutes les organisations du peuple palestinien d'assumer la responsabilité de protéger les habitants de la bande de Gaza autant que possible, dans l'optique de préserver la survie de ce peuple sur sa terre, quelque soit le sacrifice à consentir.

De plus, à la différence des Israéliens qui chantaient «*le monde entier est contre nous*» tout en parvenant à infliger une cuisante défaite aux pays limitrophes, les Palestiniens n'ont aucun intérêt à reprendre cette fanfaronnade. S'il est approprié de «*palestiniser*» une chanson israélienne, ce serait plutôt celle chantée par la Yéménite d'origine Ofra Haza au début des années 80, «*Kol Ha'olam Kulo*» qui s'inspire des paroles du Hassidique Nachman de Bratslav: «*Le monde entier est un pont très étroit, et l'essentiel est de ne jamais avoir peur.*» Même si la peur en tant que sentiment est inévitable, surtout dans les conditions actuelles, le défi consiste à maintenir la sérénité de la confiance que ni la paix sans les Palestiniens n'est possible, ni le monde ne pourra échapper à la malédiction qui le frappe depuis un certain temps sans réparer, ne serait-ce qu'une partie des dommages causés au peuple palestinien.

Le 29 novembre 1947
Ce jour-là, l'Assemblée générale de l'ONU vote à la majorité des 2/3 et le soutien des grandes puissances (États-Unis, URSS, France) une résolution sur le partage de la Palestine. Le plan prévoit deux États, un juif et un arabe (Jérusalem devenant une zone internationale). Le territoire israélien proposé par l'ONU couvre 55 % de la Palestine mandataire alors que les migrants juifs ne représentent que 37 % de la population totale de la Palestine (Ils sont 11% en 1922!). À l'époque du vote, 7 % du territoire de la Palestine avait



déjà été acquis en propriété foncière par des organisations juives grâce au financement par des mécènes et aux collectes de fonds. Lors du vote, les Britanniques s'abstiennent.

L'Agence juive soutient le plan, alors que la droite nationaliste sioniste le rejette. Les pays arabes votent contre le plan et quittent la salle du vote après celui-ci. Toutes les organisations politiques palestiniennes s'opposent au plan, à l'exception du parti communiste, qui s'aligne sur Moscou. La partie arabe critique le tracé de la frontière et, surtout, la création d'un État pour des «*colons étrangers*».

Dès lors, les affrontements entre les deux communautés prennent de l'ampleur, plongeant la région dans des cycles de violence qui se poursuivent jusqu'à aujourd'hui.

Adieu à...

Leïla Baalbaki
Connue comme «*la Françoise Sagan des lettres arabes*», la romancière libanaise Leïla Baalbaki est décédée à Londres le 23 octobre 2023, à l'âge de 86 ans. Elle est notamment connue pour son roman *Ana ahyā*, traduit en français aux éditions du Seuil sous le titre *Je vis*. Vous trouverez son portrait-hommage en page VIII.

Hiba Abu Nada
L'écrivaine palestinienne Hiba Abu Nada a été tuée à l'âge de 32 ans, par une frappe israélienne, dans son domicile au sud de la bande de Gaza. Elle a participé à trois recueils de poésie et son roman, *L'Oxygène n'est pas pour les morts*, réédité quatre fois, a remporté la 2^e place au prix Sharjah pour la créativité arabe (2017).

Louise Glück
Prix Pulitzer en 1993 pour *L'Iris sauvage* (Gallimard, 2021), la poétesse américaine Louise Glück avait remporté, vingt et un ans plus tard, le prestigieux National Book

Award pour *Nuit de foi et de vertu* (Gallimard, 2021), avant de se voir décerner le prix Nobel de littérature 2020. Elle est morte d'un cancer le 13 octobre, à Cambridge (Massachusetts), à l'âge de 80 ans.

Hubert Reeves
Célèbre astrophysicien franco-canadien, Hubert Reeves est mort le 13 octobre 2023 à l'âge de 91 ans. Vulgarisateur scientifique, il a publié de nombreux ouvrages, dont *Pous-sières d'étoiles* (Le Seuil, 1984) qui a obtenu en 1985 le prix de la Société française de physique.

Jean-Pierre Elkabbach
Le célèbre journaliste politique et homme de médias Jean-Pierre Elkabbach est mort le 3 octobre, à l'âge de 86 ans. Dans *Les Rives de la mémoire*, ses mémoires publiées en 2022 chez Bouquins, il a retracé son parcours de journaliste, démarré dans les années 1960 à la radio RTF à Oran, pour se poursuivre dans les plus grandes rédactions: *France Inter*, *Europe 1* et *Antenne 2*...

Khaled Khalifa
«*Romancier de la tragédie syrienne*», Khaled Khalifa est mort à Damas d'une crise cardiaque, le 30 septembre, à l'âge de 59 ans. On lui doit notamment *Éloge de la haine* (Actes Sud, 2011), *Pas de coupeaux dans les cuisines de cette ville* (Actes Sud, 2016), couronné par le Prix Naguib-Mahfouz, et *La Mort est une corvée* (Actes Sud, 2018).

Francophonie

Inauguration de la Cité internationale de la langue française
Inaugurée le 30 octobre 2023 par Emmanuel Macron, la Cité internationale de la langue française, installée dans le château restauré de Villers-Cotterêts (Hauts-de-France), accueille le public depuis le 1^{er} novembre. Il s'agira d'un lieu de vie ouvert à tous les publics, mais aussi «*un outil*» au service des professionnels du livre: résidences d'auteurs (et d'éditeurs), lectures, événements...

Bande dessinée

Emmanuel Guibert: vivre, voir, dessiner

LÉGENDES (TOME 2): DORMIR DANS LES TRANSPORTS EN COMMUN d'Emmanuel Guibert, Dupuis, 2023, 240 p.

La bibliographie d'Emmanuel Guibert est pour le moins protéiforme. Il explore avec une qualité et un investissement constants des territoires qui peuvent sembler aux antipodes l'un de l'autre. N'est-il pas le scénariste de la série *Ariol*, chronique de l'enfance et à destination des enfants, tout en étant l'auteur d'œuvres résolument adultes telles que le cycle *Alan*, ou le tryptique *Le Photographe*?

Pour les besoins de chaque projet, son dessin également se contorsionne, changeant de registre de manière étonnante. À ce titre, il redéfinit ce que peut être la cohérence d'une œuvre privilégiant une présence et un esprit en arrière-plan, plutôt que des constantes stylistiques.

Voici que depuis trois ans, il s'offre un nouvel espace de liberté: une série d'ouvrages intitulés *Légendes* (comprendre: «*Textes qui accompagnent des images*»), que les éditions Dupuis lui consacrent sous l'écrit de la collection Aire Libre.



Le premier volume, *Légendes: Dessiner dans les musées* sortit en 2020. Il y présentait des dessins réalisés dans ces lieux dédiés à l'art qu'il fréquente avec amour. Autant d'instantanés passés à côtoyer, outils en mains, les œuvres d'autres créateurs.

Un second volume paraît aujourd'hui. *Légendes: Dormir dans les transports en commun*.

Parisien, Emmanuel Guibert est un habitué des transports en commun. Mais à la différence de nombre de leurs usagers, sa manière de vivre et de les vivre est de dessiner. Or dessiner dans les transports en commun relève de l'exercice d'équilibriste (voire de contorsionniste): véhicule en mouvement, espace restreint et modèles sans cesse changeants. Pourtant, il se prête au jeu, jetant son dévolu sur ceux d'entre ces modèles qui sont les plus stables: les dormeurs.

Avec les outils du bord, changeants selon les jours, Emmanuel Guibert constitue une collection dessinée de dormeurs. C'est pour lui une manière de passer du temps avec des inconus, de poser une attention soutenue sur les traits de leur visage, d'avoir le sentiment de toucher un peu de leur intimité. Mais derrière la vie qu'il souhaite capter, lui reste un sentiment troublant: car, il le dit en introduction, rien ne ressemble plus à un dormeur... qu'un mort.

Dès lors, lorsqu'il envisage de mettre en livre ce catalogue de dessins de dormeurs de métros, bus et trains, s'impose pour les textes, les accompagnant, ce thème-ci: la mort. Emmanuel Guibert n'est pas auteur à fuir son sujet: il s'y engage sans fard ni esquive.

L'un de ses derniers ouvrages, roman sans image sobrement intitulé *Mike*, était d'ailleurs déjà largement consacré à ce sujet. Il y racontait un voyage en Amérique qu'il a mené pour accompagner un ami, compagnon de dessin, dans ses derniers jours. Dans ce tome 2 de *Légendes*, Guibert écrit avec un sens de la tournure et une maîtrise du ton qui rend les passages les plus difficiles dans le fond, toujours délectables dans la langue.

Mention spéciale pour le chapitre final, une étonnante balade que réalise l'auteur avec, dans son sac à dos, les cendres de sa mère incinérée. Une ultime promenade accompagnée de dessins à la plume qui sont un concentré d'affection.

RALPH DOUMIT

Agenda

Conférence de Nada Chaoul sur l'intelligence artificielle
Professeur de droit à l'USJ, Nada Chaoul donnera une conférence sur le thème «*Intelligence artificielle et propriété intellectuelle*», à l'USJ, le 15 novembre à 18h, au Campus de l'Innovation et du Sport, Auditorium François Bassil, rue de Damas.

Le calendrier des prix littéraires 2023:
La liste des dates de proclamation des principaux prix de la rentrée littéraire 2023 est la suivante, sachant que le Grand Prix du roman de l'Académie française a déjà été décerné le 26 octobre à *Une façon d'aimer* de Dominique Barberis:

- Prix Fémina – 5 novembre.
- Prix Médicis – 6 novembre.
- Prix Goncourt – 7 novembre.
- Prix Renaudot – 7 novembre.
- Prix Diderot – 8 novembre.
- Prix Goncourt des Lycéens – 23 novembre.

Actualités

La Foire de Francfort chahutée
La Foire de Francfort 2023 a subi le contrecoup de la guerre de Gaza: le report de la remise d'un prix à la romancière palestinienne Adania Shibli a provoqué l'indignation et une vague d'annulations dans le monde de l'édition arabophone.

Le Prix Nobel de littérature à Jon Fosse
L'écrivain norvégien Jon Fosse, l'un des dramaturges les plus joués à travers le monde, a reçu le prix Nobel de littérature 2023. Une récompense qui célèbre des «*pièces et une prose innovantes qui donnent une voix à l'indicible*».

Actu BD

Le dernier Astérix est arrivé
L'Iris blanc est le nom d'une nouvelle école de pensée, fondée sur la valorisation, l'acceptation de soi et la pensée positive, qui commence à se propager dans les grandes villes, de Rome à Lutèce. César décide que cette méthode peut avoir un effet bénéfique sur les camps qui se trouvent autour du célèbre village gaulois. Mais les préceptes de cette école exercent aussi une influence sur les villageois qui croisent son chemin... Intitulé *L'Iris blanc*, le 40^e album d'*Astérix*, très réussi, est sorti le 26 octobre aux éditions Albert René avec un nouveau scénariste: FabCaro, l'auteur de *Zai Zai Zai*, et le même dessinateur depuis six albums: Didier Conrad.

Le Chat souffle ses 40 bougies!
Trois ans déjà depuis la sortie du dernier album du *Chat*! À l'occasion des 40 ans de son héros, Philippe Geluck nous offre un irrésistible album de 64 pages, constitué de dessins et de gags inédits. Publié chez Casterman, *Le Chat et les 40 bougies* est en librairie depuis le 11 octobre.

Les Sirènes de Bagdad
Durant l'occupation de l'Irak par les troupes américaines, un jeune bédouin vit paisiblement avec ses parents quand les GI investissent leur modeste maison et malmènent le patriarche devant sa famille. L'humiliation du père va faire basculer la vie du fils qui va alors se métamorphoser en un prétendant au suicide terroriste... Cette adaptation par Winoc du troisième tome de la trilogie du romancier Yasmina Khadra (après *Les Hirondelles de Kaboul* et *L'Attentat*) vient de paraître chez Philéas.

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Amin Maalouf	LE LABYRINTHE DES ÉGARÉS	Antoine
2 Charif Majdalani	MILLE ORIGINES	Antoine
3 Éric-Emmanuel Schmitt	LE DÉFI DE JÉRUSALEM	Albin Michel
4 Daniel Rondeau	BEYROUTH SENTIMENTAL	Antoine
5 Paolo Coelho	LE DON SUPRÊME	Flammarion
6 Jean-Baptiste Andrea	VEILLER SUR ELLE	Iconoclaste
7 Antoine Boustany	BLANCHE POUR LE MALHEUR ET LE BONHEUR	Complicités
8 Amélie Nothomb	PSYCHOPOMPE	Albin Michel
9 Éric-Emmanuel Schmitt	LA RIVALE	Albin Michel
10 Gilles Kepel	PROPHÈTE EN SON PAYS	L'Observatoire

Tout en participant au tournage d'un documentaire sur la vie de l'écrivain Romain Gary, en tant que narrateur, François-Henri Désérable qui est l'auteur du roman *Un certain M. Piekelnj* (Gallimard, 2017), a publié en mai 2023 un récit de voyage, *L'Usure d'un monde. Une traversée de l'Iran*.

« Passer la moitié de vos jours dans ce monde à le voir, et l'autre à l'écrire », lance l'écrivain dès les premières pages de son texte qui relate une traversée épique de l'Iran, de Téhéran à Tabriz, en passant par Qom, Ispahan, Chiraz, le désert de Lout, et tout cela en stop. Les évocations des villes sont accompagnées de photographies prises par l'auteur, qui ancrent le récit dans la réalité, de même que la teneur de ses échanges au sein des auberges de jeunesse, des cafés ou dans les rues, avec des êtres friands de liberté pour la plupart. L'une des photos, prise à la sortie du musée d'Ispahan, « *Le passé de l'Iran, deux pas derrière son futur* », présente une femme en tchador, de dos, et en arrière-plan, une jeune fille qui gravit des marches d'escalier, et qui ne porte pas de voile. C'est cet élan que l'auteur semble accompagner, avec justesse, délicatesse et doigté. Au-delà des expériences éclairantes qu'il recueille au fil de ses échanges, Désérable apporte un ancrage historique, géographique et culturel approfondi qui sous-tend un texte nourri et érudit. Une écriture poétique épouse le regard, souvent émerveillé, du voyageur écrivain, comme dans cet extrait qui évoque Chiraz : « *Mais il y a les jardins. Celui d'Eram vaut à lui seul une escalade à Chiraz. Ses palmiers, ses cyprès, sa roseraie, ses fontaines. Son pavillon qui remonte aux Qajars. Ses chats. Eram en persan veut dire "paradis". Si c'est bien là, le paradis ; l'idée de mourir s'en trouve adoucie.* »

Le sous-texte du récit de voyage propose également une réflexion sur cet exercice d'écriture, sur le fait de voyager et sur « l'effet de loupe » qui est la perception d'un pays depuis l'étranger. « *Les images qui nous arrivaient d'Iran pouvaient laisser croire que le pays était à feu et à sang. La vérité, c'est que les manifestations étaient si brèves, si vite réprimées qu'on pouvait tout à fait mener sa vie sans rien en voir.* »

Dans son approche, il rappelle le rôle déterminant de la littérature dans l'identité iranienne, qu'il fait

« Si je voyage, c'est pour aiguïser mon regard. »

« Il n'y a pas un Iranien incapable de réciter des vers de Hafez. »

résonner avec d'autres auteurs. Ainsi, le romancier Hedâyat, « *qui ressemblait à Pessoa, donc à un petit-bourgeois, mais dont la prose n'avait rien de petit, ni de bourgeois (...)* et qui fin 1950 arriva quand même à Paris, erra de mansarde en soupente avant d'ouvrir le gaz rue Championnet ». Et Désérable de poursuivre, « *chaque fois que j'y passe, j'y pense, je pense à l'accent circonflexe qui coiffe le premier a d'Hedâyat, et je le vois s'envoler.* »

L'écriture d'un récit de voyage vous a-t-elle permis d'approfondir votre réflexion sur ce genre littéraire ?

J'ai été très impressionné à l'âge de 25 ans par la lecture de *L'Usage du monde*, de Nicolas Bouvier qui est l'un des plus beaux récits de voyage que j'aie lus. Il raconte son voyage jusqu'en Iran en 1953, avec un de ses amis. Mon titre est dans le prolongement du sien, mais le monde dont je parle n'est pas le même que celui qu'a pu voir Bouvier à l'époque. Aujourd'hui, c'est celui de la république islamique, un régime aux abois, d'où l'usure, car il réprime dans le sang les aspirations de son peuple, et pour moi, il est déjà mort comme un arbre qui a été frappé par la foudre, qui se décompose sur son tronc. Chaque voix qui s'élève, chaque slogan, chaque manifestation est comme un coup de hache porté dans ce bois mort. La seule question est combien de temps il faudra pour qu'il finisse par tomber.

Après avoir lu différents récits de voyage, je me suis rendu compte que souvent ces récits sont écrits soit par des écrivains qui ne savent pas voyager, soit par des voyageurs qui ne savent pas écrire, même si certains m'enchantent, comme *La Trêve* de

Primo Levi.

Dans mon livre, il s'agit plutôt d'une réflexion sur le voyage, sur ce qui le distingue du tourisme. Un auteur britannique disait que le touriste voit ce qu'il est venu voir, le voyageur voit ce qu'il voit. Selon Bouvier, un voyageur se passe de motifs, il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. Certains voyageurs cherchent à se fuir eux-mêmes ; si je voyage, je crois que c'est pour aiguïser mon regard. J'ai longtemps joué au hockey sur glace où les joueurs doivent affûter la lame de leurs patins ; c'est pareil dans la vie, la succession de jours passés au même endroit achève d'érousser votre regard. Seul le voyage permet

François-Henri Désérable, l'Iran de travers



© Claire Désérable

de revenir avec des yeux qui sont accoutumés à la complexité du monde.

L'idée que le voyage est un miroir sur soi n'est-elle pas déterminante dans votre démarche ?

Dans mon texte, je cite Kesslerling, selon lequel le voyage autour du monde est le plus court chemin qui mène à soi. C'est vrai que c'est un révélateur de qui on est. Lors de cette traversée de l'Iran, au contact de la jeunesse iranienne, j'ai pu me rendre compte à quel point j'avais beaucoup moins de courage que je croyais en avoir. Quand je me suis retrouvé dans les rues de Téhéran et qu'une jeune fille s'est mise à crier « *mort au dictateur* », pendant une seconde, j'ai fait mine de ne pas être avec elle, je me suis déporté très légèrement vers la droite. Je m'en suis rendu compte et ai eu honte de cette micro-démision du courage dont je n'avais pas conscience avant de l'avoir éprouvée. Je crois qu'en ce qui concerne les femmes qui se sont dévoilées, on ne parviendra pas à leur faire remettre le voile. Et cette question n'est pas anodine, elle est politique : lorsque vous

dites à votre peuple comment se vêtir, vous vous octroyez le droit de lui dire quoi penser. Ôter son voile, dans un pays où il est obligatoire, c'est proclamer haut et fort sa liberté de penser par soi-même.

En voyageant, on est aussi souvent renvoyé à ce que l'on est, au pays d'où l'on vient. Et souvent, quand on est Français, on finit par se rendre compte que ce n'est pas si mal chez nous.

Dans votre texte, la révolution ne semble-t-elle pas à la fois féminine et poétique ?

Il est encore trop tôt pour parler de révolution ; si cette vague de soulèvement réussit, on pourra alors en parler en ces termes. Elle a été initiée par des femmes qui ont décidé pour une grande partie d'entre elles de se dévoiler, surtout parmi la jeunesse, et de marcher dans la rue, tête nue, cheveux au vent, en dépit des risques qu'elles encourent, parce que la police des mœurs sévissait encore. Les femmes ont été en première ligne. Une des rencontres qui m'a le plus marqué, est celle d'une jeune fille d'à peine

plus touché. La beauté d'Ispahan est époustouflante, et la ville de Yazd, une des plus vieilles villes du monde, par laquelle Marco Polo est passé, est étonnante, Chiraz est d'une douceur exquise. J'ai pris beaucoup de notes sur place, et je les ai remises en forme quand je suis rentré, avec un sentiment d'urgence à décrire la situation et à mettre des mots sur les images que j'avais de ce pays qui m'a traversé autant que je l'ai traversé.

Le lieu qui vous a le plus marqué est-il Keshit, « le secret le mieux gardé de l'Iran » selon vous ?

Je ne connaissais pas auparavant les ruines très anciennes de ce village, et c'est le cas de nombreux Iraniens. C'est vraiment le Machu Pichu de l'Iran, j'avais vraiment l'impression d'être Hiram Bingham qui le découvre au début du XX^e siècle. Ces ruines sont très difficiles d'accès, au fin fond du désert de Lout, près du Baloutchistan, qui jouit d'une réputation sulfureuse. Si l'Iran a un jour le régime qu'il mérite et que le voyage se développe, il y aura beaucoup de gens qui iront là-bas.

J'ai été marqué, à Tabriz, par la rencontre avec un homme haut en couleurs qui m'a dit qu'il mettait de côté pour fêter un jour la mort du guide suprême : il avait vu son camarade mourir à l'armée, et une femme se faire lapider alors qu'il était enfant. Au départ, je pensais que j'allais faire un reportage, beaucoup moins long, mais c'est sur place que j'ai décidé de faire un récit de voyage car je recueillais beaucoup de matière.

Comment vos lecteurs réagissent-ils à votre récit ?

Mes livres précédents étaient sortis en période de rentrée littéraire, en septembre, ce qui avait été mouvementé. Cette fois, c'était moins chargé, et j'ai été touché par la réaction de mes lecteurs. Je m'étais demandé quelle était ma légitimité pour écrire sur l'Iran, après y avoir passé quelques semaines. Je craignais que certains Iraniens puissent s'en offusquer mais ce ne fut pas du tout le cas. La diaspora iranienne en France est tout aussi hospitalière que ceux que j'avais rencontrés sur place et ils ont chaleureusement accueilli mon livre. Si je ne peux pas remettre les pieds en Iran avant la chute de la république islamique, je suis en sécurité en France, car ce régime craint beaucoup plus les dessins que les écrits. Ceux qui ont pris des risques, c'est *Charlie Hebdo*, avec leurs caricatures de l'ayatollah Khomeini...

Propos recueillis par
JOSÉPHINE HOBEIKA

L'USURE D'UN MONDE. UNE TRAVERSÉE DE L'IRAN de François-Henri Désérable, Gallimard, 2023, 160 p.

Version originale

Une imposture nécessaire

Un jeune aristocrate disparaît lors d'un naufrage en Atlantique. Sir Roger Tichborne, grande famille catholique anglaise, éducation en France. Sa mère, âgée, persuadée qu'il vit encore, lance des avis de recherche. Des années passent, un homme en qui elle reconnaît son fils alors qu'il ne lui ressemble guère, qu'il ne parle pas un mot de français et que son lourd accent anglais est plutôt très cockney, finit par réapparaître. Il est flanqué, en principal témoin, d'Andrew Bogle, anciennement esclave jamaïcain, qui jure que c'est bien le Tichborne qu'il a connu dans la plantation de Hope Estate, et qui a l'air de presque souffler son rôle au requérant. Celui-ci est en fait très probablement Arthur Orton, alias Thomas Castro, un boucher anglais aux abois, ayant fait faillite à Waga Waga, en Australie, qui se prétend donc soudain héritier de la baronnie.

Le procès Tichborne qui démarre en 1871, est le plus long plaidé devant une cour anglaise et un des plus célèbres, des plus feuilletonesques et des plus traumatiques de l'ère victorienne. Il évoque, à trois siècles d'écart, l'affaire Martin Guerre à Toulouse, autre fameux cas d'usurpation d'identité. Jorge Luis Borges l'avait expédié en six pages, dans une des fables de sa délicieuse *Histoire universelle de l'infamie* (1935), *L'Imposteur intrasemblable Tom Castro* : « *Tom Castro était le fantôme de Tichborne,*

mais un pauvre fantôme habité par le génie de Bogle. » C'était compter sans Zadie Smith, une des grandes figures des lettres anglaises depuis la publication de *White Teeth* à 25 ans, en 2000, et qui trouve dans cet épisode l'occasion d'embrasser enfin son destin de grande auteure.



THE FRAUD de Zadie Smith, en cours de traduction de l'anglais (Grande-Bretagne), Édition originale Hamish Hamilton, 2023, 455 p.

On suit le procès à travers le regard fasciné d'Eliza Touchet, cousine par alliance, gouvernante et amante dominante de l'écrivain à la ramasse William Ainsworth, lui-même ami et parent pauvre littéraire de Charles Dickens et William Thackeray. Le public se passionne pour cette affaire qui mêle des questions de classe, d'argent, de faux semblants et de mensonges. Sarah, la domestique et future épouse de Ainsworth prend fait et cause pour ce « *poor Sir Roger* », ou du moins pour ce mari qui prétend l'être. Tout se passe comme si l'élite niait ses droits à celui qui a les traits d'un citoyen régulier, issu du peuple. À ce paradoxe près que s'il s'agit bien de Tichborne, il n'est pas du tout issu du peuple qui le défend...

Zadie Smith donne d'emblée à Eliza le contrôle de la narration, elle est la conscience subversive du roman. De mère jamaïcaine et de père anglais, Smith est à la croisée des

problématiques de cette affaire qui lui donne l'occasion de se lancer dans son premier roman historique, elle qui avait été déjà, plus jeune, comparée à une Dickens postcoloniale. En principe, ce genre littéraire est ce qu'elle a passé toute sa vie à éviter, ayant quitté pour de longues années son nord-ouest

of a gypsy's curse or a thunderstorm. » On retrouve là l'humour cinglant mais aussi les qualités de critique littéraire de Smith, contributrice majeure d'articles-fleuves dans *The New Yorker* et *The New York Review of Books*. « *God preserve me from novel-writing, thought Mrs Touchet. God preserve*



© Ben Bailey-Smith

londonien adoré, et démenagé à New York, justement pour s'éloigner d'une culture anglaise « *constitutionally mesmerized by the past* ». Eliza ne tient pas vraiment en estime les qualités littéraires de son cousin qui est un représentant assez fidèle de l'essentiel de ce qui était publié à l'époque, et l'âge n'arrangeait pas les choses : « *Old age had only condensed and intensified his flaws. People ejaculated, rejoined, cried out on every page. The many strands of the perplexing plot were resolved either by "Fate", the fulfillment*

me from that tragic indulgence, that useless vanity, that blindness! » Ce faisant, c'est le roman historique victorien qui est ici mis en procès, avec son lot d'indications météorologiques, et autres descriptions assommantes de meubles et d'habits.

Mais loin de se tirer une balle dans le pied, Smith s'empare du genre avec un plaisir communicatif et une aisance dans le style et les stratégies narratives qui font, sans doute, de *The Fraud* le sommet de sa carrière. Au fil de huit

Tout se passe comme si la fiction était ce mensonge cousu de fil blanc et presque consenti.

volumes, ce sont environ 200 chapitres tendus, courts, voire très courts – une à deux pages, parfois un seul paragraphe –, comme autant de vignettes ou de différentes focales qui évoquent les premiers temps du cinéma et donnent à l'ensemble un aspect kaléidoscopique d'une extrême modernité. Avec des phrases épurées et acérées, Smith joue avec le lecteur et avec les différentes époques, de 1830 à 1870, avec les différentes géographies, de Londres à la Jamaïque, le rejet de toute chronologie semblant être le seul moyen de revenir avec pertinence sur les années et les époques passées. C'est une de ses influences majeures, l'auteure américaine Zora Neale Hurston qui écrivait que « *there are years that ask questions, and years that answer* »,

et ce ne sont jamais les mêmes années, et elles ne se présentent jamais dans le même ordre. La forme fragmentaire, déconstruite, la multitude des points de vue, malgré – ou grâce à – la narratrice omnisciente, le profond égard et la générosité par rapport à presque tous les personnages, chacun bien identifié, autant d'éléments qui rapprochent plus que jamais Zadie Smith du modèle étincelant qu'est pour elle Toni Morrison dont elle a été une des critiques les plus pertinentes.

Traitant de l'histoire d'une imposture et des raisons pour lesquelles certains insistent, contre l'évidence, à ne pas la voir, *The Fraud* montre bien que le devoir de la fiction consiste à essayer sans cesse d'imaginer l'autre, de le réécrire, que c'est là un des rares lieux où plusieurs vérités peuvent cohabiter. Tout se passe comme si la littérature, et singulièrement la fiction, était bien cette imposture nécessaire, ce mensonge cousu de fil blanc et presque consenti. Et que les épisodes se déploient, sur l'essentiel, en pleine Angleterre victorienne accréditée d'autant le propos. C'est l'époque par excellence de l'invisibilisation de ce qui incommodé, du rejet hors-sol, extra-insulaire, de ce qui ne convient pas. L'époque où on peut encore considérer qu'il n'y a pas eu d'esclavagisme anglais puisque les plantations étaient aux Caraïbes, ou un enfant qui vole un morceau de pain peut être expédié en Australie. Dès lors que ce n'est pas vu, ce n'est pas là.

Tout mensonge est d'abord un mensonge à soi-même, c'est alors dans un des chapitres les plus courts et les plus cinglants, tenant en quelques lignes, que culmine le propos : « *Mrs Touchet had a theory. England was not a real place at all. England was an elaborate alibi. Nothing really happened in England. Only dinner parties and boarding schools and bankruptcies. Everything else, everything the English really did and really wanted, everything they desired and took and used and discarded – all of that they did elsewhere.* » Sans procès ni appel.

ANTHONY KARAM

Dany Laferrière, l'écrivain qui réinvente les livres

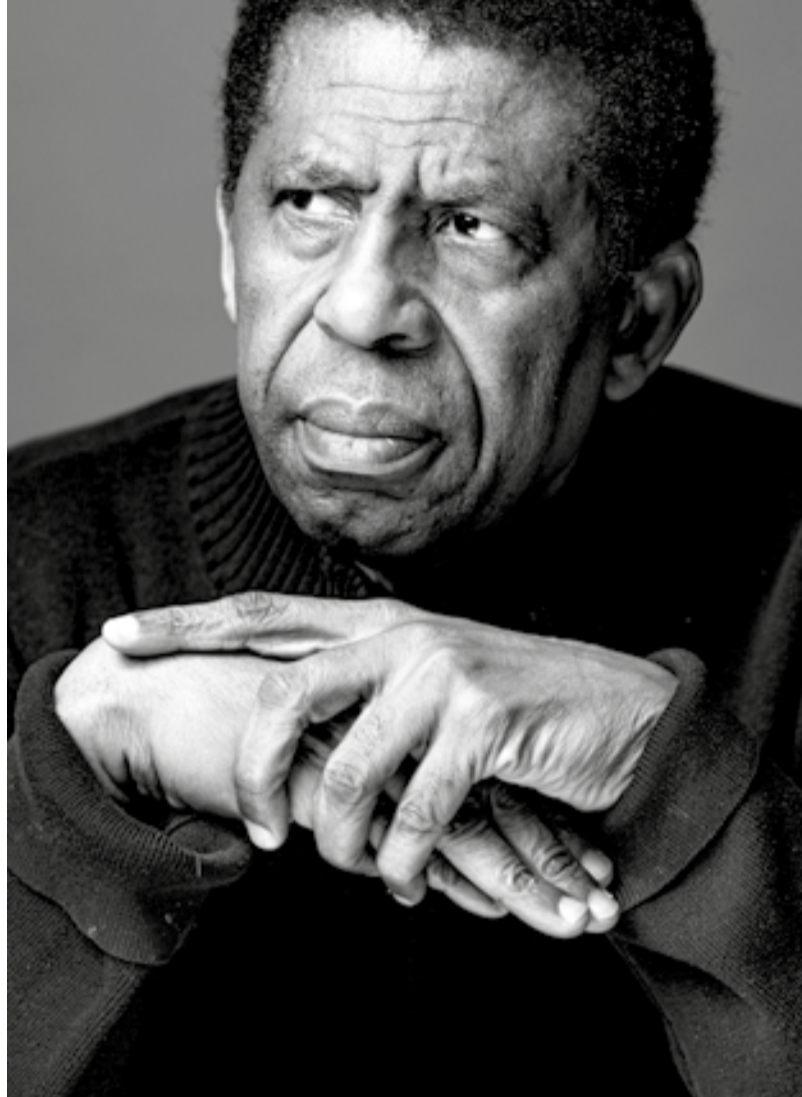
L'ENFANT QUI REGARDE de Dany Laferrière, Grasset, 2022, 64 p.
PETIT TRAITÉ DU RACISME EN AMÉRIQUE de Dany Laferrière, Grasset, 2023, 256 p.

Depuis un certain nombre d'années, depuis *Journal d'un écrivain en pyjama* peut-être, on a le sentiment que Dany Laferrière invente une autre manière d'écrire, une autre manière de faire des livres. Ses ouvrages prennent des chemins de traverse, font bouger les lignes, n'appartiennent pas clairement à un genre littéraire précis. Mais sans doute a-t-il emprunté ces chemins-là depuis longtemps, mélangeant déjà poésie et roman, essai et autobiographie, fiction et observation du monde dans nombre de ses textes. Plus récemment, il a écrit des romans dessinés, ouvrages qualifiés d'«*ovnis littéraires*» et dont il tire bonheur et fierté. *Autoportrait de Paris avec chat*, *Vers d'autres rives* ou *L'Exil vaut le voyage* mélangent

Récemment, il a écrit des romans dessinés qui mélangent ses propres dessins et un texte qu'il prend infiniment de plaisir à écrire à la main.

ses propres dessins et un texte qu'il prend infiniment de plaisir à écrire à la main. Il dit d'ailleurs avoir voulu «*prendre le temps de retrouver les mouvements de (sa) main*», une main guidée par la mémoire et qui renoue à n'en pas douter avec l'enfant qu'il a été et qu'il porte en lui, sa gestuelle, les objets et les paysages qui n'ont cessé de l'habiter depuis qu'il a été arraché à sa terre. Ce sont de beaux livres, graphiques et colorés, qu'il a «*rêvés avant de les écrire*».

Ses deux dernières parutions sont *L'Enfant qui regarde* et *Petit traité du racisme en Amérique*, publiés chez Grasset comme l'ensemble de son œuvre. Le premier est une nouvelle d'une cinquantaine de pages à peine, hommage à Gérard Campfort, poète, chroniqueur et professeur de lettres qui a été à l'origine de la vocation littéraire de Laferrière. Dans la nouvelle, il est Monsieur Gérard, ancien professeur d'une école de jeunes filles chez qui le narrateur, un enfant d'un quartier pauvre de Port-au-Prince qui est son voisin, se rend pour



© J.-F. Paga / Grasset

des séances de soutien scolaire. Mais le travail scolaire est vite expédié et

Monsieur Gérard initie surtout l'enfant à la poésie, la musique, le savoir-vivre

et le bon goût. Il a d'autres préoccupations que l'argent et la nourriture, d'ailleurs, il ne mange presque pas. «*Il faut voir, quand il écoute Wagner, ses mains osseuses et son corps tendu comme s'il s'appropriait à bondir sur une proie, pour comprendre que rien n'est concret ni anecdotique chez cet homme. J'irai jusqu'à dire que c'est le seul être abstrait de ma connaissance*», dit le jeune narrateur au sujet de ce personnage mystérieux à propos duquel toutes sortes de ragots circulent, le conduisant à mener l'enquête pour élucider l'énigme qui l'entoure. Énigme qui se résoudra de façon saisissante à la toute fin du récit, entre drame et poésie.

Le second ouvrage rassemble une série de textes, bref le plus souvent, écrits pour traverser «*cette longue nuit zébrée de violences, mais aussi de tendresse, des champs de coton du Sud aux usines du Nord*» des États-Unis. Et ce faisant, pour dresser un portrait de cette Amérique où se poursuit la tragédie du racisme quotidien : assassinats qui se passent au vu et au su de tous, dans les rues ou les centres commerciaux, mais aussi à l'abri des regards, dans les entreprises ou les salons. Pour ce faire, Laferrière convoque Bessie Smith, la chanteuse de blues à qui le livre est dédié, mais aussi James Baldwin, Eleanor Roosevelt, Toni Morrison et tant d'autres, traçant à leurs côtés un chemin d'espoir. «*Je voudrais, écrit-il, remettre de la chair et de la douleur dans cette tragédie qu'est le racisme.*» Et plus loin : «*Il nous faut intervenir de manière durable et en profondeur. Il faut écrire des livres qui intéressent les jeunes gens. L'autorité du livre se fait en complicité avec le lecteur.*» Alors lisons, et espérons avec lui.

GEORGIA MAKHLOUF

Poème d'ici de Mahmoud Darwich



© Denis Dalleux

Né en 1941 à Birwa près de Saint-Jean-d'Acre en Palestine, Mahmoud Darwich est unanimement considéré comme l'un des plus éminents poètes arabes contemporains.

En 1948, son village est détruit et sa famille se réfugie au Liban. Il revient cependant clandestinement la même année en Palestine pour y poursuivre ses études. Dès son plus jeune âge, il entame une carrière de journaliste tout en publiant ses premiers poèmes. Profondément engagé sur le plan politique, il s'investit au sein du parti communiste israélien avant de quitter Israël en 1971 pour choisir l'exil, d'abord au Caire, puis à Beyrouth, Tunis et enfin Paris. Le 9 août 2008, Darwich s'éteint à Houston, Texas. Dans le contexte actuel de la guerre à Gaza, relire ce poème de Mahmoud Darwich – porte-parole de tout un peuple – tiré du recueil *La Terre nous est étroite et autres poèmes* (Gallimard, 2000), et traduit de l'arabe par Elias Sanbar, prend une signification particulièrement poignante.

Nous aussi, nous aimons la vie...

Nous aussi, nous aimons la vie quand nous en avons les moyens.

Nous dansons entre deux martyrs et pour le lilas entre eux, nous dressons un minaret ou un palmier.

Nous aussi, nous aimons la vie quand nous en avons les moyens.

Au ver à soie, nous dérobons un fil pour édifier un ciel qui nous appartienne et enlène cette migration.

Et nous ouvrons la porte du jardin pour que le jasmin sorte dans les rues comme une belle journée.

Nous aussi, nous aimons la vie quand nous en avons les moyens.

Là où nous élisons demeure, nous cultivons les plantes vivaces et récoltons les morts.

Dans la flûte, nous soufflons la couleur du plus lointain, sur le sable du défilé, nous dessinons les hennissements

Et nous écrivons nos noms, pierre par pierre.

Toi l'éclair, éclaircis pour nous la nuit, éclaircis donc un peu.

Nous aussi, nous aimons la vie quand nous en avons les moyens.

EDGAR DAVIDIAN

Le poète Akl Awit et son chien Cooper, une indéfectible histoire d'amitié...

AL-SAYYED COOPER WA TÂBI'OUHOU (MR COOPER ET SON SERVITEUR) de Akl Awit, Éditions Nawfal, 2023, 156 p.

Ponctuel et la plume en main, on le retrouve presque chaque matin au haut de la page du quotidien *An-Nahar*. Son verbe vibrant est là comme une vigile pour traduire son indignation de ce monde absurde et agressif. Un monde où les horreurs et les guerres se succèdent. Mais, pour échapper à cette deshumanisation, il lui arrive d'oublier la politique et de parler peinture, musique, littérature.

Aujourd'hui, Akl Awit, à soixante et onze ans, né à Bziza au Liban Nord, auteur d'une œuvre écrite considérable, entre plusieurs recueils de poésie et essais, offre l'envers de son décor public. Il présente, à travers son dernier récit romanesque, empreint de poésie, *Al-Sayyed Cooper wa Tabi'ouhou* (Monsieur Cooper et son serviteur), sa vie avec son chien, ami et compagnon fidèle des moments de solitude, de tristesse ou de joie.

N'allez pas du côté des romans anglais ou américains pour retrouver l'origine du nom de «*Cooper*», donné à ce magnifique chien de race japonaise Akita. L'amusante et surprenante désignation



D.R.

vient du fils Ounsi de l'écrivain et poète qui, tout comme son père, est tombé en amour, depuis six ans et deux mois, de ce fabuleux chien de 36 kilos et de 64 cm de haut.

Dans ce pays qui s'effrite et s'effondre, le plus doux réconfort est cette amitié canine dont la présence rassure. Presque une thérapie ! Pour un partage de bon aloi quant aux désastres, contraintes, anxétés, frustrations, isollements et difficultés vécus... Un chien fidèle, docile, doux, calme qui fait oublier l'hystérie et la stridence de l'univers extérieur pire qu'un volcan aux éruptions insupportables.

Pour l'auteur de *Domaine du cyprès*, la présence de ce grand chien à ses pieds, lors des longues heures d'écriture et d'inspiration, est un baume au cœur. Un chien qui regarde sagement et silencieusement les tableaux accrochés aux murs, les livres que l'écrivain impulse, et qui écoute la musique qui s'égrène sur la platine ou sur les ondes d'une radio... Et Akl Awit confie en toute candeur et sans humour déplacé que Cooper apprécie les harmonies syncopées du jazz autant qu'une fugue de Bach.

Ce chien, dans cette touchante confession et dialogue, est aussi l'incarnation

et le témoin des drames qui se sont abattus sur le pays du cèdre. À savoir l'explosion tragique du port de Beyrouth le 4 août, tout comme les déambulations révolutionnaires du 17 octobre, sans parler de ces années de confinement à cause du Corona...

Pour l'auteur de ce livre jailli du cœur pour une relation exceptionnelle, ce sont des pages chargées de tendresse, d'amitié et d'affection, pour des propos libérateurs. Si Cooper est Don Quichotte dans sa quête chevaleresque, Akl Awit se qualifie d'être son *follower* Sancho Pansa.

Ce livre se résume selon Akl Awit en termes extrêmes. Il le définit en toute simplicité, selon ses propres mots, comme «*un évangile de la vie commune entre un poète et son chien*». Le poète a livré son message de paix, d'apaisement et de concorde pour un univers qui oublie actuellement la notion de respect, de mansuétude et de communication.

EDGAR DAVIDIAN

Vivre au bord du pays

Le nouveau roman de Cathie Barreau explore la notion de pays, dans l'entrelacement de méandres géographiques, amoureuses et généalogiques.

L'OISEAU BLANC de Cathie Barreau, éditions L'Œil ébloui, 2023, 164 p.

Après des années de pérégrinations qui l'ont mené du Liban aux confins du Canada, Lucas revient dans son pays natal sur la côte atlantique française. C'est avec ses yeux, chargés de tous ses voyages, que l'on découvre l'intimité de son pays, suspendu entre océan et marais.

Le lecteur entre dans ce roman comme un enfant dans une mappemonde, avec le regard ébloui, explorant les lignes de crêtes, les courbes de niveau, et recréant tout un territoire de vallées, de cours d'eau et de chemins à partir du récit de Lucas. «*J'avais mis 20 ans à revenir mais je sus très tôt que j'aimais le marais et l'océan, tout ce sable, cette boue, l'iode et les vents d'ouest ; c'est pour mieux aimer que l'on s'éloigne.*»



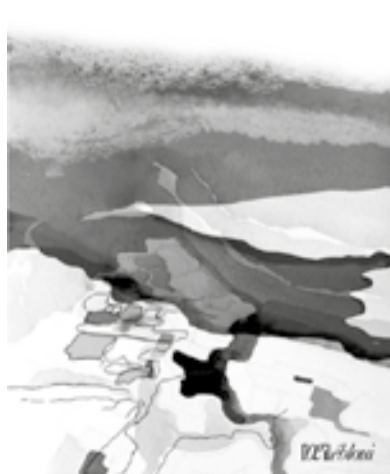
D.R.

En même temps qu'il pénètre dans la géographie de Lucas, le lecteur découvre sa cartographie amoureuse animée par trois femmes : Kamila dont la figure se mêle à la lumière bouleversante du Liban, Sakari saisie dans les prairies enneigées de Saskatchewan et Valentine, rencontrée lors de ce retour dans les marais, et qui «*réunit dans son corps et ses yeux toutes les femmes*» que Lucas porte en lui. Car dit Lucas, «*quand j'aime une femme, c'est tout un pays en elle, autour d'elle que j'apprivoise, qui me bouleverse et entre en moi*».

Les femmes aimées en exil prennent refuge en lui et leurs souvenirs cohabitent avec les autres personnages qui désormais traversent sa vie.

Autour de Lucas, dans ce retour au pays d'enfance, c'est tout un arbre

cathie barreau
l'oiseau blanc



généalogique qui est mobilisé, du vieil oncle Lucien au neveu Grégoire, les présents dans les marais mais aussi les absents. Et le lecteur comprend, au fil des méandres de l'histoire, que la filiation et les secrets de famille sont au cœur du récit de Lucas.

Dans ce village aux personnages taiseux, une tempête arrive qui va bouleverser l'ordre de ce monde. Le tourbillon menace le pays de disparition.

SALMA KOJOK

Devant les angoisses et le sens de l'urgence, dans la tourmente des éléments naturels, les solidarités s'organisent et Lucas va se révéler dans cette épreuve et s'ancrer davantage dans l'amour pour lequel il s'ouvre désormais.

Le roman interroge la famille, ses liens, ses secrets qui traversent les générations. Et la construction du roman familial suit le bel imprévu des méandres, des cours d'eau et des sentiments.

L'architecture du récit emprunte aux courbes et détours de la carte. L'écriture épouse les sinuosités des marais ; on y entend la saveur de la mer, le goût salé, la volatilité des éléments. Dans cette écriture poétique, la phrase, généreuse, dit davantage que ce qu'elle raconte.

Et l'objet qui donne son titre au roman, l'avion du neveu baptisé «*l'oiseau blanc*», incarne ce processus de création en cours. Dans cet *oiseau blanc* qui se construit tout au long de l'histoire, le lecteur aperçoit les coulisses du récit, les doutes et les recommencements, les tâtonnements et l'entraide, tout ce qui permet à l'avion de finir par voler, et au récit de s'élever également. Longtemps après cet envol, les personnages de «*l'oiseau blanc*» habitent toujours ce lieu intrigant en nous, ce lieu qui surprend tout lecteur prêt à accueillir les êtres de phrases et de flot.

Fady Noun en recueillement

TERRE PROMISE de Fady Noun, Calima éditions Arliban, 2023, 106 p.

Penché au-dessus de ses poèmes et de sa vie, «*pour retrouver son destin d'homme*», l'œil interne posé sur l'horizon, l'autre sur l'azur de ses écrits, «*débris de sa vie*», le poète fait le point comme un navigateur manie compas et sextant. Bientôt, crie la vigie qui veille au plus haut du mât : «*Terre* ! Fady Noun n'avait donc pas perdu le chemin où le menait son cœur !

Par quelle clairvoyance a-t-il couronné les poèmes qu'il publie sous un titre aussi nécessaire que *Terre promise*, maintenant que larmes de sang, guerres et menaces de guerre, déchirent à nouveau la région ?

Par quelle inspiration rappelle-t-il à nos consciences aléatoires – en ce moment précis de notre histoire – Gaza, Mahmoud Darwich et Mère Térésa venue à Beyrouth, en août 1983, en pleine opération israélienne, sauver des enfants musulmans, mission qu'un cessez-le-feu providentiel rendait possible ?

Peut-être grâce à son nom, *Noun* étant

la dernière lettre de Palestine. Grâce surtout à «*ce que son cœur lui dit*» dont l'aiguille pointe invariablement vers «*la jeune fille de Galilée*» tel qu'il l'annonce dans son avertissement.

Marie qui dans ce long poème, aussi douloureux que notre infinie colère, intitulé «*La Complainte du Port*», accueille ses enfants, «*les épouses, les maris, les résidents et les passants*» du Liban en leur demandant : «*Que faites-vous ici ?*»

Par quelle prémonition vient le poète rappeler à nos oreilles assourdies «*l'enfant crasseux au visage luisant*» ? Par quelle clarté évoque-t-il les «*enfants de Balfour et de Chatila*», lui qui «*porte en son âme / la blessure ouverte de leur déportation hors de l'histoire*», au moment où les missiles sifflent sur leurs têtes ?

Ce recueillement est une prière. Celle du «*pâtre pour qu'on le délivre du mal*». Celle du «*poète inachevé*» pour qu'il «*range son plumier et rejoigne le coin de feu*». Pour que «*la porte de l'Arche*» reconnaisse «*l'enfant sous son masque d'homme*».

ANTOINE BOULAD

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUK

La drôle de guerre



C'était une fin d'été languissante comme nous en offre souvent notre cher vieux pays où tout est vague, même les saisons...

Dans la lumière dorée d'une saison douce, sans «feuilles mortes qui se ramassent à la pelle», on se prélassait encore à la plage, s'enivrant des rayons tièdes du soleil de notre «dolce vita à nous-malgré tout». Plus loin, là-haut, sur nos cimes bleutées, c'est du Ferrat que l'on fredonnait à mi-voix: «Pourtant, que la montagne est belle, comment peut-on s'imaginer en voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver?»

Après le tourbillon des expats, les retrouvailles joyeuses, les virées à la découverte de coins inconnus du pays, la fièvre des festivals et le tohu-bohu des déjeuners de famille bruyants autour de tablées colorées, on savourait la pause. Même l'autocar ramassant, à l'aube, les écoliers de l'immeuble encore bronzés n'arrivait pas à nous déprimer.

Fatalistes, dans la vieille tradition orientale, on se disait qu'après la guerre de quinze ans, la révolution avortée, la pandémie, la mort des copains, les tremblements de terre et la volatilisation de nos sous à la banque, plus rien de mal ne pouvait nous arriver... D'ailleurs, c'est bien connu, dans cette région du monde, les guerres ont lieu en été, les belligérants ayant une nette préférence pour les combats à la belle saison... Raisonnablement contre-intuitif, cette fois-ci, relevant du bien connu «*wishful thinking*» anglo-saxon.

«C'est dans les ciels bleus qu'éclatent les oranges.» Badaboum! Par un beau week-end relax sur les rives du Berdawni, c'est à nouveau la guerre. Et les vieux démons réapparaissent comme par magie: coups de fil alarmés des enfants à l'étranger, *breaking-news* minute par minute, vérification des passeports et des visas, alertes des ambassades, fausses et vraies nouvelles entremêlées, doctes spécialistes dissertant à longueur de journée sur les écrans, achats «en grand» de farine, de riz, de pâtes et de boîtes de conserve «au cas où» et *tutti quanti*... C'est qu'on est bien rodés aux «situations de crise», comme on dit pudiquement ici.

Au bout de quelques jours, et malgré les atrocités vues à la télé, la vie reprend à Beyrouth. Tout doucement, timidement, mais elle reprend. La «drôle de guerre» s'installe et la question devient de savoir si «la grande offensive» allait commencer, quand et comment?

Entre temps, il faut bien aller chez le coiffeur. Et aussi, se faire les ongles.

On tient, nous, à mourir belles et soignées. Une forme de politesse très libanaise.

Les chrétiens d'Orient dans le tumulte du XX^e siècle

CHRISTIANS IN ARAB POLITICS. RECLAIMING THE PACT OF CITIZENSHIP de Tarek Mitri, L'Orient des Livres, 2023, 136 p.



C'est un bel essai, érudite et engageant, que Tarek Mitri nous offre en un anglais clair et stylé. Réparti en cinq chapitres dont les trois premiers sont historiques et les deux derniers plus synchroniques, *Christians in Arab Politics* brosse un monde complexe, vieux de deux mille ans, et démontre la grande connaissance de son auteur qui mène une réflexion sage et mesurée d'un phénomène contemporain inquiétant: la courbe de déclin solide au cours de ce qu'il appelle, empruntant sa belle terminologie au grand historien anglais Eric Hobsbawm, «*le long XX^e siècle*».

Le souci du détail est remarquable malgré l'ampleur du sujet. Au Liban où notre vision tend à être nombriliste – en partie parce que les chrétiens y participent d'une décision nationale qui n'est pas l'apanage des autres communautés chrétiennes de la région –, nous voyons de trop loin, et plutôt mal, les autres chrétiens de l'Orient. L'auteur présente, en quelques pages serrées, chacune de ces diverses communautés, souvent coincées entre des États dictatoriaux et la montée du communalisme islamiste qui culmine en *Da'esh*. En Irak et en Égypte en particulier, les communautés se sont trouvées marginalisées par des régimes autoritaires. Le choix est de les soutenir, comme en Syrie ou en Jordanie, ou de s'en aller. L'Irak, que je connais mieux, a vu une violence inouïe après sa libération-occupation en 2003. Je me souviens d'une visite à Bagdad, à l'un de ces moments terribles des attaques systématiques contre les chrétiens, où le président de l'Irak Jalal Talabani et le président du Kurdistan irakien Masoud Barzani, ensemble en une occasion rare dans leur antagonisme

atavique, étaient réunis avec tous les prélats des communautés chrétiennes du pays. Ahmad Chalabi, un des rares visionnaires irakiens, m'avait fait quelques jours plus tard cette réflexion: ces occasions à la grande pompe masquent l'essentiel qui est l'impératif de la protection des citoyens irakiens ciblés par le fanatisme de la part des instances de police et de l'armée, et son absence atterrante.

Tarek Mitri, dans cet esprit critique et efficace, remet tout en cause, y compris la perception de ce déclin, dans une analyse démographique et migratoire étoffée (Ch.3). Le phénomène migratoire n'est pas seulement chrétien. En Égypte par exemple, la communauté copte a gardé une consistance réelle qui n'a pas changé fondamentalement en termes relatifs à l'ensemble de la population ces deux derniers siècles.

En Égypte aussi, il m'a rappelé les grands moments du Wafd que la sagesse et la vision nationales de Saad Zaghloul ont développés pendant deux belles décennies essentielles après la Révolution de 1919. Celle-ci a depuis les années 1940 succombé aux querelles internes du parti, exacerbées à mon sens par la dictature de Nasser et la montée des Frères musulmans,



D.R.

elle-même nourrie par la violence du *leader* égyptien, un homme militaire, qui après avoir fait taire le grand juriste Abdel-Razzaq al-Sanhuri battu en son propre tribunal par ses sbires en 1954, a procédé au procès et à la pendaison de Sayyed Qotb en 1966, le grand théoricien des Frères. Les *leaders* chrétiens nationaux d'Égypte disparaissent dans cette exacerbation militaro-islamiste qui domine plus d'un demi-siècle, pour refaire surface dans l'espoir bref porté par la grande Révolution du Nil (mon intitulé préféré) en 2011. L'un de ces grands nationalistes, Georges Ishaq, nous a quittés cette année.

Tarek Mitri poursuit sa lecture au temps présent, en montrant comment en 2012-2013, l'armée permet le massacre en plein Caire des rassemblements de coptes, accentué par la politique de répression sectaire du président Morsi. Il faut ajouter dans la foulée, paradoxe explicable, le renversement de Morsi en 2013 et sa mort tragique en prison en 2019.

Au Liban, nous voyons de trop loin, et plutôt mal, les autres chrétiens de l'Orient.

Il me semble que les chrétiens de Palestine manquent un peu de *punch* dans cette vaste fresque, tour de force en 140 pages. Dans la section qu'il présente, l'auteur ne constate pas assez leur disparition tragique. Ils se sont étioilés, à ma connaissance, de quelques vingt pour cent en Palestine historique au début du XX^e siècle à un pour cent de nos jours! Les statistiques officielles israéliennes mentionnent 1,21% des naissances, il y en a sûrement bien moins à Gaza, à Jérusalem et en Cisjordanie. Je ne saurais pour ma part assez condamner le Vatican, en particulier, et l'Occident en général de les laisser ainsi disparaître, victimes principalement de l'État

d'Israël et de son communalisme juif fier de lui et dominateur. Le traité entre le Vatican et Israël de 1993 doit être révisé en urgence pour retrouver le souffle onusien de Jérusalem, ville internationale aux trois grandes religions, inscrit dans des textes oubliés de 1949, encore efficaces juridiquement.

Dans les deux derniers chapitres, Tarek Mitri, à son habitude, exhibe une modestie exagérée de ses vastes connaissances. Dans ces pages, plus actuelles, il s'excuse auprès du lecteur de ne pas examiner plus profondément les rouages du communalisme. Il propose quand même une vue d'avenir qu'il conçoit dans la renaissance d'un «*pact of citizenship*», «un contrat de citoyenneté qui lie ensemble chrétiens et musulmans et promet le renouveau du rôle joué au début de la *Nahda* du vingtième siècle».

Un bel essai, par un grand humaniste, avec une vision d'avenir sur un fond bien glauque.

CHIBLI MALLAT

Roman

Incandescence musicale

Avec *Le Grand Feu* qui paraît chez Grasset, Léonor de Récondo signe un éblouissant portrait de femme. Recluse de la Pietà, austère institution religieuse, la jeune Ilaria s'initie au cœur de la Venise du début du XVIII^e siècle au violon. Quand la musique est un brasier où l'âme se consume...

LE GRAND FEU de Léonor de Récondo, Grasset, 2023, 234 p.

Au XVIII^e siècle, la Sérénissime a perdu de son faste mais elle tient encore à son rang. Les parents d'Ilaria, Francesca et Giacomo, sont couturiers. Ils travaillent la soie. Parce qu'ils veulent que leur dernière fille – la sixième – bénéficie de la meilleure éducation qui soit, ils placent dès sa naissance la petite dans la plus prestigieuse institution religieuse de la ville. À la Pietà, bâtisse de pierre aussi grande qu'austère, non seulement Ilaria sera à l'abri des désordres du monde (la peste fait encore des ravages dans la ville) mais encore apprendra-t-elle la musique, puisque le lieu est réputé pour former les meilleures chanteuses et musiciennes célestes.

Au fil du temps, malgré l'implacable rigorisme imposé par l'intransigeante Prieure qui commande d'une main de fer l'établissement, Ilaria trouve ses marques puis sa place dans cette petite communauté qui vit à part. Surtout, dès qu'elle se trouve au contact de la musique, son cœur s'enflamme. «*Ce qu'Ilaria préfère par-dessus tout, c'est écouter le cœur de filles chanter. Elle pourrait rester des heures dans un coin de la salle. Elle voudrait que son corps soit assez grand pour créer de tels sons. Les vibrations traversent son épiderme.*»

Depuis ce jour, son destin est scellé. Ilaria ne veut vivre que pour et par la musique. Elle saura les notes avant même de connaître les lettres. Maria, chanteuse prodige de l'établissement, une grande de quinze ans, lui paraît plus grande qu'une déesse. «*À la fin de*



© Emilie Dabral

chaque répétition, Ilaria va la voir et, de ses petits bras, enlace ses genoux.» Et la petite Ilaria, elle à peine âgée de six ans, de s'enflammer: «*Prends-moi avec toi, prends-moi avec toi partout. Je veux devenir toi.*»

Un beau jour, le maître de musique, un certain Antonio Vivaldi, apporte les violons. L'envie qu'Ilaria a de s'en saisir est irrésistible. Par miracle, un tirage au sort la désigne. Elle aura droit d'apprendre l'instrument. C'est une grande responsabilité, et peut-être trop d'honneur pour ses frères épaules. Il faudra s'employer à l'apprentissage avec «*dévotion et respect*», lui martèle-t-on. Dans son for intérieur,

Ilaria se dit: «*dévotion et respect qui n'empêchent ni la tendresse ni la patience.*» Cette petite a tout compris, la musique est autant question de technique que de sentiments. «*Quatre cordes, et toute la musique sous ses doigts.*»

Magnifique et délicat roman sur l'éveil à la musique, *Le Grand Feu* est aussi un grand roman d'amour. L'un ne peut aller sans l'autre, surtout dans le cœur de jeunes gens qui découvrent la vie.

Lors d'une des rares sorties qui lui est accordée, Ilaria fait la rencontre de Paolo. Elle n'a pas quinze ans, il en a à peine vingt. Le jeune homme tombe

fou amoureux d'elle. Un regard, un ruban dérobé comme celui que Rousseau vole à Madame de Warrens dans les *Confessions*, et c'est tout le monde de l'amour qui se met à tourner autour d'un bout de tissu. Le vertige commence. L'étincelle devient feu.

Léonor de Récondo a été lauréate du prix du roman des étudiants France Culture – Télérama pour son roman *Point cardinal* en 2017. Violoniste baroque professionnelle, elle a débuté le violon à l'âge de cinq ans.

Pour *Le Grand Feu*, son dixième roman, Léonor de Récondo réussit le tour de force non pas de décrire mais de faire sentir le grand émoi que provoque la musique. L'écriture du roman parfois tenue, parfois haletante, retranscrit l'oscillation d'un cœur et d'un corps en quête de liberté. Ilaria s'éveille en même temps à la vie, à l'amour et au drame. «*Que me restera-t-il si cette vibration profonde disparaît de mes jours? Si cette existence tangible de mon corps s'éclipse? Vivante, serai-je encore vivante?*», se demande la jeune prodige quand elle a fini de jouer. Comme si la musique était pour elle la vie menée à son plus haut point. Incandescent!

On aime que cette folle histoire d'une jeune femme éperdue de musique et d'amour renoue avec la veine d'un romantisme qui n'est pas de pacotille. Le romantisme c'est l'entrechoquement des sentiments et l'exaltation du chant de l'âme. Entre pudeur et ardeur, la passion naît. *Le Grand Feu* est une célébration et un très beau roman. Sensuel et profond. Sa vibration nous ramène à l'émoi d'une éternelle jeunesse en nous.

DENIS GOMBERT

Questionnaire de Proust à Nadia Wassef



© Andrew Mason

Née en Égypte, Nadia Wassef est une féministe engagée qui a cofondé en 2002 avec sa sœur Hind, Diwan, une petite librairie au Caire. Depuis, cette librairie est devenue le premier mailon d'une chaîne de librairies farouchement indépendante en Égypte, avec dix succursales et une maison d'édition. Ce parcours, Nadia le retrace dans *Sheek Life: Chronicles of a Cairo Bookseller* (Farrar, Straus and Giroux, 2021), récemment traduit en français et paru chez Stock sous le titre *La Librairie du Caire*. Wassef a reçu le prix Femme de l'année 2022, et a également fait partie des «200 femmes les plus puissantes du Moyen-Orient» du magazine *Forbes* pendant trois années consécutives, de 2014 à 2016.

Quel est le principal trait de votre caractère?
Je suis perfectionniste.

Votre qualité préférée chez un homme?
L'humour.

Votre qualité préférée chez une femme?
L'intelligence.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
Qu'ils travaillent sur eux-mêmes.

Votre principal défaut?
Je suis impatiente.

Votre occupation préférée?
La lecture.

Votre rêve de bonheur?
Une promenade sous le soleil.

Quel serait votre plus grand malheur?
Perdre mon humour.

Ce que vous voudriez être?
Une libraire.

Le pays où vous désireriez vivre?
L'Italie.

Votre couleur préférée?
Le mauve.

La fleur que vous aimez?
Les pivoines.

L'oiseau que vous préférez?
Les paons.

Vos auteurs favoris en prose?
Virginia Woolf, Naguib Mahfouz, Waguih Ghali, Agatha Christie.

Vos poètes préférés?
Salah Jahin et Charles Baudelaire.

Vos héros dans la fiction?
Claire Zachanassian, Elizabeth Bennet.

Vos compositeurs préférés?
Nikolai Rimsky-Korsakov et Sergei Rachmaninoff.

Vos peintres favoris?
Wassily Kandinsky et Mahmoud Said.

Vos héros dans la vie réelle?
Ma sœur Hind et mes deux filles Zein et Layla.

Vos prénoms favoris?
Schéhérazade et Ramzi.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
Les râleurs.

Le fait militaire que vous admirez le plus?
Aucun.

La réforme que vous estimez le plus?
Toutes les réformes en faveur des femmes.

L'état présent de votre esprit?
Ouvert.

Comment aimeriez-vous mourir?
Tranquillement.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir?
Une belle voix.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?
Le faux pas.

Votre devise?
Toujours vers l'avant!

FI AHWALINA WA AHWAL SIWANA (À PROPOS DE NOTRE SITUATION ET DE CELLE DES AUTRES)
de Hazem Saghie, Dar Al-Saqi, 2023, 208 p.

Hazem Saghie : Nous et l'Occident

Maudire l'Occident est un sport national arabe pratiqué quotidiennement par des millions de personnes. Les raisons objectives – historiques et actuelles – qui pourraient motiver cette détestation ne manquent pas. En effet, l'expansion coloniale, l'impérialisme, les interventions et les occupations militaires, le soutien aux régimes autocratiques et répressifs ainsi qu'à l'État d'Israël ne sont pas des fantômes créés de toutes pièces par les Arabes, mais des composantes réelles des politiques occidentales. Toutefois, bien que partiellement justifiée, cette inimitié envers l'Occident atteint le plus souvent des niveaux délétères, dont l'un des effets les plus pernicieux est l'enfermement dans une logique du ressentiment. Une telle logique est éminemment réactive, car elle implique une définition de soi fondée exclusivement sur l'humiliation – en partie réelle, en partie imaginaire – qui nous a été infligée par l'Autre. Cette ruminant vindicative tient alors lieu de pensée politique : tout le mal est projeté sur l'Autre, tandis que le Soi est perçu comme une victime éternellement pure. Ainsi se trouvent réunies les conditions idéales d'un déni de la réalité, déni qui a pour conséquence de rendre impossible la compréhension de soi-même et du monde.

Déplacer notre regard du rapport à cet Autre occidental vers nos propres sociétés, celles du Levant arabe, c'est ce que Hazem Saghie se propose de faire dans son nouvel ouvrage *À propos de notre situation et de celle des autres (Fi ahwalina wa ahwal siwana)*. Le livre rassemble cinq longs articles qui traitent respectivement de la figure de l'intellectuel arabe et de son rapport très ambivalent, presque pathologique, à la culture occidentale ; de la permanence, dans les sociétés arabes, du système de parenté élargie comme étant l'un des obstacles majeurs à leur pleine entrée dans la modernité ; des conditions historiques à l'origine de la réforme protestante en Europe, et de l'absence quasi totale, dans les sociétés musulmanes, de conditions similaires qui pourraient amener une réforme de l'Islam ; de « l'impossibilité de la ville », dans le sens où les grandes villes du Levant arabe ne contribuent guère à la formation d'un lien de citoyenneté entre leurs habitants, mais au contraire favorisent la reproduction du système de parenté élargie qui prédomine dans les régions rurales ; et enfin des thèses fondamentales de la pensée libérale (pensée à laquelle l'auteur ne cache



© Myriam Boulos

pas son attachement), et des raisons qui pourraient expliquer pourquoi

l'idéologie libérale, dans le Levant arabe, a été vouée à n'être qu'une

attitude ou un tempérament strictement individuels, tandis que trois autres idéologies, le marxisme, le nationalisme et l'islamisme, ont connu une diffusion massive dans la région et ont donc eu un impact considérable sur sa vie politique.

Comme l'indiquent clairement le titre de l'ouvrage et les sujets qui y sont abordés, déplacer notre regard du rapport à l'Autre vers nous-mêmes n'implique guère la non-prise en compte de cet Autre. En fait, ce que Hazem Saghie tente de faire est d'examiner nos propres faillites politiques, culturelles et sociales sans nulle complaisance, autrement dit sans en imputer la responsabilité à autrui ; mais ce faisant, l'auteur a constamment recours à la comparaison avec l'Autre occidental pour évaluer notre situation.

Certains pourraient qualifier cette démarche d'eurocentrisme ; Saghie ne cherche pas à réfuter pareille qualification, mais au contraire l'assume pleinement. Cela s'explique par son attachement aux valeurs constitutives de la modernité, notamment la liberté et l'autonomie individuelles ainsi que la démocratie libérale, valeurs qui sont le produit de l'Occident. Selon cette perspective, désigner l'Occident comme l'ennemi revient tout simplement à rejeter en bloc les valeurs politiques et culturelles fondatrices de la modernité et faire ainsi le jeu des régimes autoritaires qui écrasent l'individu.

TAREK ABI SAMRA

À lire

Le Dictionnaire amoureux d'Albert Camus
Écrivain et critique littéraire, Mohammed



Aïssaoui s'est construit avec l'œuvre d'Albert Camus. Il nous livre dans ce dictionnaire amoureux, paru le 2 novembre chez Plon, « son » Camus, celui qui illumine sa vie, qui élargit le cœur et l'esprit, qui console des chagrins du monde. Avec la complicité de Catherine Camus qui lui a donné accès à des documents exclusifs.

De Gaulle, une vie



Dans ce premier volet de la biographie qu'il consacre à De Gaulle (*L'Homme de personne, 1890-1944*) chez Grasset, l'écrivain et éditeur Jean-Luc Barré s'est fondé en grande partie sur les archives du Général qu'il a été le premier historien à pouvoir exploiter et sur quantité d'écrits inédits tirés de sa correspondance ou exhumés des manuscrits de ses Mémoires. Il s'est appuyé également sur des fonds d'archives publics ou privés en France et à l'étranger, dont certains accessibles depuis peu. On trouvera aussi dans ce premier volume des éléments nouveaux sur la part déterminante que son apprentissage du théâtre a joué dans l'élaboration de son personnage et son sens de la communication ; sur la véritable tragédie personnelle que représenta pour lui sa longue période de captivité durant la Grande Guerre ; sur ses relations avec Pétain, la résistance et les communistes ; son affrontement avec l'administration américaine... Sa vie familiale, conjugale et sentimentale est ici traitée comme elle ne l'a jamais été auparavant, ainsi que ses relations avec les écrivains et intellectuels de son temps.

L'Odyssée du sacré



Depuis son apparition, *Homo sapiens* s'interroge sur l'énigme de son existence. De ce sentiment du sacré sont nés tous les grands courants spirituels et religieux du monde. Pourquoi *sapiens* est-il aussi un *Homo spiritus* : le seul animal qui cherche à donner du sens à sa vie, pratique des rituels funéraires, invente de grands récits collectifs et croit bien souvent en des forces invisibles ? Dans son *Odyssée du sacré* (Albin Michel), Frédéric Lenoir tente de répondre à ces questions essentielles et montre, au fil de ce voyage dans le temps, la corrélation entre les grandes révolutions spirituelles et les bouleversements des sociétés humaines...

Une histoire des baleines

Symbole d'une biodiversité en danger, le plus gros des cétacés a une longue histoire que Michel Pastoureaux retrace dans son nouvel ouvrage, *La Baleine : une histoire culturelle*, aux éditions du Seuil. À découvrir !

À voir

Hunger Games 5

Trois ans après sa sortie en librairie, *La Ballade du Serpent et de l'Oiseau chanteur*, le premier *spin-off* de la saga *Hunger Games* de Suzanne Collins, sort au cinéma. Nous y découvrons le jeune Coriolanus Snow, désigné comme mentor du District 12. Sa mission est de guider et de superviser Lucy Gray Baird, la représentante du District 12 lors de la dixième édition des *Hunger Games*, cette compétition mortelle orchestrée par le Capitole en rétorsion aux rébellions des Districts lors de la période connue sous le nom des « Jours sombres ». Réalisé par Francis Lawrence, le film sortira le 15 novembre 2023 avec Tom Blyth, Rachel Zegler, Viola Davis dans les rôles principaux.



THREE WORLDS: MEMOIR OF AN ARAB-JEW
d'Avi Shlaim, Oneworld Publication, 2023, 336 p.

Autobiographie d'une Yeridah

Avant été contraint de quitter Bagdad avec sa famille à l'âge de cinq ans, Avi Shlaim affirme, à travers les péripéties qu'il relate dans ses mémoires, qu'il n'a jamais cessé d'être irakien. Cette assertion en soi n'est guère surprenante, étant donné que, dans la société israélienne marquée par la tribalisation, une certaine notion d'irakité continue de prévaloir chez la plupart des juifs qui furent pratiquement expulsés de Babylonie vers l'État hébreu au début des années 50. Ce qui est particulièrement remarquable, c'est qu'Avi Shlaim revendique une double identité, à la fois juive et arabe. Cette perspective est devenue extrêmement rare en Israël. Si tous les juifs expulsés ou venus des pays arabes vers Israël revendiquaient une telle arabité, cela pourrait offrir une vision différente de la situation dans ce qui correspond à l'ensemble de la Palestine mandataire. Les Arabes, juifs, musulmans et chrétiens confondus pourraient alors constituer approximativement les trois quarts de la population. Est-ce trop tard pour un tel calcul ? Dans une large mesure, oui. Il appert qu'un événement irréversible se soit produit, entravant les Mizrahim de toute revendication d'appartenance à l'arabité, en considération du déracinement qui les a profondément marqués, amalgamant douloureusement nostalgie et traumatisme au point de transformer le déracinement lui-même en une forme d'identité.

Sans conteste, il s'agit d'un traumatisme issu de l'abrupte détérioration de leur existence, prise dans l'étau entre le sionisme et un panarabisme islamique et germanophile devenu de plus en plus hostile envers les minorités, en commençant par les Assyriens puis les juifs.

De surcroît, cette situation découle également d'une longue tradition de mépris envers les plus défavorisés parmi les juifs en terre d'islam, une réalité dont la famille aisée Shlaim ne pouvait qu'effleurer du bout des doigts.

Tout cela a été amplifié par le choc de la dénaturalisation et de la dépossesion, ainsi que par les difficultés de leur *Aliyah* (l'immigration en Israël) pour s'intégrer au sein d'une société initialement conçue pour les juifs d'Europe. *L'establishment* était déterminé à effacer l'identité des orientaux en les contraignant à s'assimiler dans la culture ashkénaze, et la perception de ces *olim* était souvent similaire à la vision colonialiste envers les Palestiniens.

Cependant, Shlaim, l'un des éminents « nouveaux historiens » qui a largement contribué, aux côtés d'autres chercheurs, à la démythification de l'historiographie nationale hégémonique en Israël concernant la guerre de 1948 et ses retombées, tient à souligner que la première expérience de sa famille avec la Terre promise n'a pas été aussi déchirante que celle de



D.R.

la plupart des immigrants irakiens. Il s'exprime ainsi : « *Nous n'avons pas été soumis à la fumigation au DDT à notre arrivée, ni relégués dans une ma'abara. Bien que le déménagement ait entraîné la perte de la plupart de nos biens, nous disposions de suffisamment de ressources pour subsister en Israël, du moins durant les premières années. De plus, notre réseau familial a été un soutien indispensable.* » Il se souvient ainsi : « *Pendant notre trajet le long de la côte en direction du sud, mes sœurs et moi étions installés dans la cabine, aux côtés du chauffeur, tandis que ma mère et mon oncle Jacob se trouvaient sur le toit des bagages à l'arrière. Ma mère était illuminée de bonheur, car nous avions enfin atteint la tant désirée "Terre promise", et son oncle bien-aimé était là pour nous accueillir.* »

Néanmoins, bien que la migration vers cette terre soit habituellement qualifiée d'*Aliyah* ou d'ascension, Shlaim insiste sur le fait que, dans le cas de sa famille, il s'agissait indubitablement d'une « *Yeridah* », c'est-à-dire une descente, une plongée vers le bas de l'échelle sociale et économique. « *Nous n'avons pas seulement perdu nos biens et nos propriétés, mais au fil de ce voyage vers les marges de la société israélienne, nous avons aussi perdu notre solide sentiment d'identité en tant que juifs irakiens, fiers de leurs origines.* »

Il explique : « *Dans mon cas, le fait d'être irakien était un fardeau pesant sur ma propre identité. Tout au long de mon séjour en Israël, je portais cette sorte de stigmate parce que j'étais Irakien. Même si je n'ai pas fait l'objet d'une discrimination directe, et que le racisme flagrant ne faisait rare, je ne parvenais pas à me défaire du sentiment subjectif que je n'étais pas à la hauteur des enfants ashkénazes de ma classe. Cette impression entravait mon plein épanouissement.* »

L'enfant Avi se sentait profondément embarrassé lorsque son père lui parlait en arabe, désormais considérée comme la « *langue de l'ennemi* », devant ses amis.

Dans sa jeunesse, il inclinait vers une orientation politique à droite, choisissant l'assimilation dans la société hiérarchique par une forme

d'hyper-conformité. Cette attitude contrastait avec celle de sa mère, dont l'éducation était imprégnée du cosmopolitisme promu par « l'Alliance israélite universelle ». La mère de l'auteur, possédant deux passeports, l'un britannique et l'autre américain, tout en ayant passé la majeure partie de sa vie en Israël, n'a jamais obtenu la nationalité israélienne. Quant au père, il a choisi de conserver une perception mentale de son environnement comme s'il était toujours à Bagdad, tout au long de son séjour en Israël. Contrairement à ses parents, l'auteur a dû passer des années d'études en Angleterre, après la guerre de juin 1967 pour développer la conviction que l'émigration vers Sion, pour les juifs irakiens, était davantage une nécessité qu'une idéologie, et qu'il ressentirait toujours l'exil.

En tant qu'historien, Shlaim finira par discerner les implications des réseaux israéliens dans les actes terroristes qui ont contribué à l'effacement de la présence juive de Babylonie après plus de deux mille cinq cents ans, à la fin des années quarante. Cette révélation a suscité des accusations de diffusion de théories conspirationnistes en Israël. Cela vise à détourner l'attention de la profondeur amère que se cache derrière ce récit autobiographique, offrant une rétrospective du parcours d'une région entière, s'étendant de Jérusalem à Bagdad.

WISSAM SAADÉ

LA COLLABORATION STALINE-HITLER, 10 MARS 1939-22 JUIN 1941, AOÛT-SEPTEMBRE 1944
de Jean-Jacques Marie, Tallandier, 2023, 352 p.

Les dessous du pacte germano-soviétique

La guerre d'Ukraine, présentée officiellement par la Russie comme une opération de « *dénazification* », conduit à revenir sur les relations germano-soviétiques à l'époque du III^e Reich. Jean-Jacques Marie se saisit de ce dossier en partant du fait qu'au moment du pacte germano-soviétique d'août 1939, Staline fait explicitement des offres de collaboration avec le nazisme, terme généralement passé sous silence dans l'historiographie du sujet. Souvent le pacte est présenté comme une décision tactique purement conjoncturelle dans le seul but de repousser une guerre inévitable avec l'Allemagne pendant le temps nécessaire pour s'y préparer. C'est la justification même utilisée par Staline après l'invasion du 22 juin 1941. C'est le discours utilisé aujourd'hui par la Russie de Poutine.

Preuve à l'appui, l'auteur montre que la collaboration avec l'Allemagne nazie est une éventualité envisagée dès l'avènement au pouvoir d'Hitler en

janvier 1933. La collaboration militaire engagée depuis le début des années 1920 se poursuit pendant plusieurs années. De multiples signaux sont envoyés dans ce sens à un moment où l'antifascisme est le discours officiel. En plein Front populaire, Maurice Thorens, chef du Parti communiste français, écrit dans *L'Humanité* du 2 septembre 1936 : « *Il faut s'entendre avec quiconque offre une chance, si minime soit-elle, de sauvegarder la paix. Il faut s'entendre avec l'Italie en dépit de la dictature fasciste. Il faut s'entendre même avec l'Allemagne de Hitler.* »

Malgré la guerre d'Espagne, les signaux sont toujours envoyés. En 1938, le Parti communiste polonais est dissout et sa direction exécutée. Un partage de la Pologne est suggéré par le biais de la presse française. Ensuite, les communistes allemands sont soumis à la double répression d'Hitler et de Staline.

Outre l'opportunisme de Staline, il y a une vraie crainte à Moscou d'une collusion entre Londres et Berlin pour



D.R.

pousser à une guerre germano-soviétique. Cela correspond à certain discours dans les cercles dirigeants britanniques, mais aussi à un fantasme de la part de Staline. Dès mars 1939, Staline stigmatise la volonté des démocraties occidentales de provoquer un conflit artificiel entre l'Allemagne et l'URSS et dénonce les rumeurs répandues sur le désir prêt à l'Allemagne de conquérir l'Ukraine. De même, les personnalités d'origine juive sont éliminées du ministère des Affaires étrangères.

Les négociations peuvent alors commencer. Une nouvelle purge sanglante frappe ceux qui ont mené la ligne

antifasciste. Staline, conscient de la grande fragilité de son régime et de sa domination, exige l'appui total de ses proches collaborateurs à toutes ses décisions politiques pour garantir la pérennité de l'appareil d'État isolé de la masse de la population. Or, incapable de convaincre, comme le montrent ses discours monotones où la répétition mécanique tient lieu de raisonnement, il ne peut utiliser que la soumission garantie par la peur.

Le pacte et la collaboration germano-soviétique peuvent alors se dérouler déclenchant la Seconde guerre mondiale. L'ensemble est ici parfaitement détaillé. La doctrine officielle est : « *La guerre se mène entre deux groupes de pays capitalistes pour la domination mondiale. Le prolétariat international ne peut en aucun cas défendre la Pologne fasciste, qui a rejeté l'aide de l'Union soviétique et qui opprime d'autres nationalités.* » Les partis communistes doivent donc, dans tous les pays en guerre, dénoncer le caractère impérialiste de ladite guerre.

La surprise inquiétante pour Staline a

été l'ampleur des succès militaires de l'Allemagne nazie. Il est amené à satisfaire toutes les demandes commerciales allemandes, en particulier le pétrole, tout en félicitant Hitler pour ses conquêtes en Europe de l'Ouest, en particulier la France. Jusqu'au bout, Staline cherche à apaiser Hitler tout en renforçant l'armée rouge comme instrument de dissuasion.

L'agression allemande du 22 juin 1941 contre l'Union soviétique sera qualifiée à plusieurs reprises par Staline de « *trahison* ». Seul un allié, un proche ou un ami peut trahir, pas un adversaire. C'était bien le cas.

L'approche dans ce livre peut paraître trop systématique et elle est à comparer à la biographie de Staline par Kotkin (non cité ici) qui est plus mesurée sur ce sujet. Il n'en reste pas moins que l'actuelle guerre d'Ukraine, accompagnée d'une réhabilitation de Staline, se trouve éclairée par ce partenariat décrit ici entre Hitler et Staline.

HENRY LAURENS

Les *Instants suspendus* est le 45^e titre de Philippe Delerm depuis *Le Bonheur*. *Tableaux et bavardages*, paru en 1986 au Rocher, son premier et méritant éditeur. Car, pendant dix ans, ses livres ne se vendaient pas. Et puis vint, en 1997, chez L'Arpenteur/Gallimard, *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, un triomphe mondial, un livre-culte, dont le succès ne s'est jamais démenti. L'auteur a poursuivi dans sa voie, dans cette manière unique d'écrire « presque tout sur presque rien », qui a suscité quelques moqueries au début. Mais une œuvre, vaste, diverse, ramifiée, a fini par s'imposer, et conférer à Delerm qui fourmille toujours de projets, une place singulière dans notre littérature. Alors qu'il se prépare à l'exercice de la rentrée littéraire, son nouvel opus paraissant en août, rencontre avec un auteur à la fois heureux et fébrile.

Votre œuvre vient d'être rassemblée en deux gros volumes, chez Bouquins, quel effet cela vous fait-il ?

En effet, est paru à l'automne 2020, en pleine Covid, *Le Buveur de temps* qui rassemble mes romans et récits intimes. Et, à l'automne 2022, *Le Trottoir au soleil* qui rassemble tous mes récits courts ou textes brefs...

À l'exception de la fameuse Première Gorgée de bière... Pourquoi ?

C'est un livre à part, qui n'est toujours pas repris en poche, et ne le sera pas tant qu'il continuera à vivre sa vie en grand format. On en est actuellement, depuis 1997, à 1,5 million d'exemplaires, et il s'en vend entre 15 000 et 20 000 chaque année, à des lecteurs qui me découvrent ! Il est traduit dans une quarantaine de pays, mais pas en langue arabe. Il est prescrit au bac, et son titre est presque entré dans la langue, comme un proverbe. Mais ma plus grande fierté, moi qui suis fan de sport et lecteur du quotidien *L'Équipe*, c'est quand mon titre a été utilisé en « une » à propos de je ne sais plus quel événement. La consécration absolue ! Mon fils Vincent en a même pleuré. Ce livre

Philippe Delerm : « J'ai envie d'être un peu plus drôle »

me colle à la peau, je suis un écrivain devenu livre, une grande fierté. Mais surtout, il a permis à tous mes autres livres d'exister.

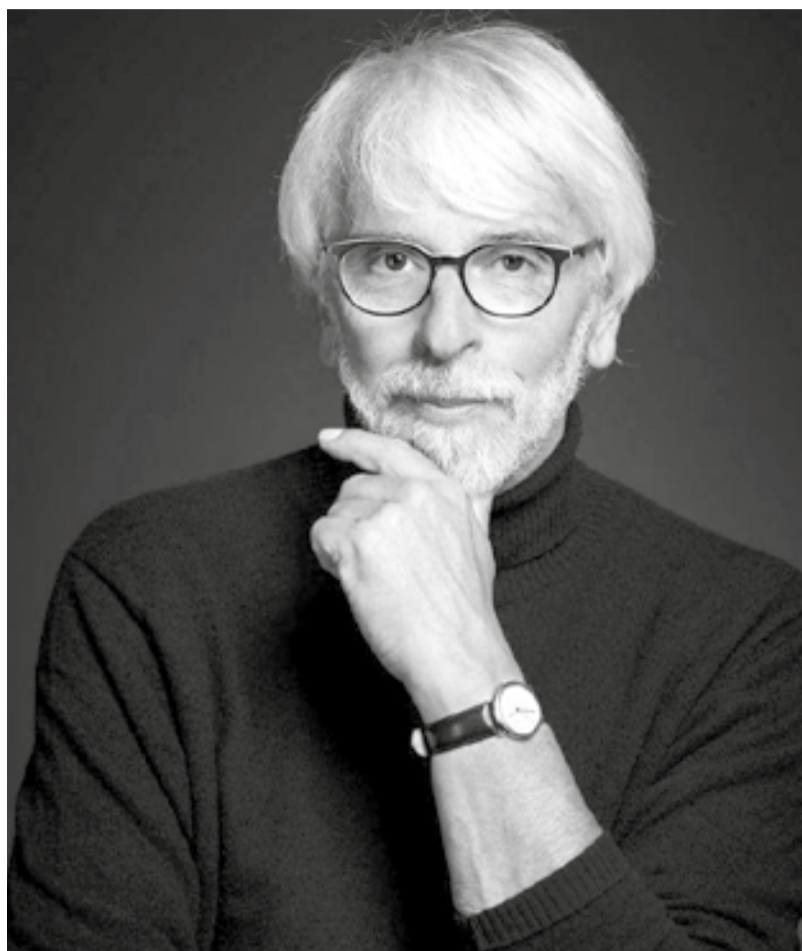
Soit deux forts volumes, l'un de mille pages, l'autre de 1 500, dans une collection prestigieuse et populaire.

L'idée de ces recueils m'a assez surpris. La collection Bouquins publie plutôt des grands auteurs morts, très peu de vivants. Un honneur et une chance pour moi qui n'écris que des livres très minces ! On peut dire que ça fait œuvre. Mais dans une collection moins intimidante que La Pléiade.

Comment travaillez-vous ?

J'ai toujours plusieurs trucs sur le feu. Avec cette idée de me renouveler sans changer les fondamentaux. De vieillir avec un regard un peu différent. J'ai envie d'être un peu plus drôle. La politesse du désespoir. Dans *Les Instants suspendus*, après plusieurs recueils thématiques ou des collections de phrases, j'avais envie de retrouver le texte court « pur », celui de *La Première Gorgée*. Avec toujours la même méthode. Essayer de voir du grand dans le petit. Ma démarche, c'est un peu comme la carapace de l'oursin. Une fois les piquants ôtés, épluchée, c'est la révélation de tout un monde. Chez moi, le sujet préexiste toujours au texte. Je cherche sans chercher, et je ne note même pas dans un carnet. Puis, je me mets à écrire, sans vrai plaisir d'ailleurs. Ce que j'aime, c'est avoir fini un texte. La vraie réussite, c'est quand le lecteur s'identifie, se dit : « Mais oui, bien sûr, c'est ça, moi aussi... »

On évoque souvent, à propos de vos influences littéraires, les Mythologies de Barthes, ou les poèmes de Francis Ponge.



© Hermance Triay / Seuil

J'en suis bien sûr très flatté. Ce sont parmi mes auteurs de chevet, avec La Bruyère, ou La Fontaine. Les *Mythologies* incarnent parfaitement leur époque. Mais certains textes sont un peu compliqués, difficiles à lire. Quant à Ponge, il peut se montrer assez abstrait. Mais « L'Abricot », ou « Le Cageot », par exemple, sont des modèles du genre, et même des adolescents peuvent y être sensibles.

On voit bien votre « filiation » littéraire avec Barthes et Ponge, mais votre auteur favori entre tous est bien différent...

Oui, c'est Proust, le grand patron !

une école des « moins que rien » qui regroupait des écrivains « minimalistes » comme Eric Holder (à qui Les Instants suspendus est dédié), Denis Grozdanovitch, Pierre Autin-Grenier, François de Cornière, ou Jean Libis. Qu'en avez-vous pensé ?

Tout cela est toujours un peu artificiel, mais ça m'a amusé. Ce sont des écrivains que je connais, que j'estime, et même un, Jean Libis, que j'avais fait publier au Rocher. Des gens de talent avec qui j'ai des atomes crochus. Mais Holder et Autin-Grenier sont morts, deux autres ne publient plus, et Denis Grozdanovitch a emprunté d'autres voies. Pour moi, ma façon d'écrire est une façon d'être. Au départ, j'étais un gros lecteur de romans, fan, en tant que fils d'instituteur, du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier que j'enseignais à mes élèves. Alors, j'ai écrit quelques romans, parce que, vis-à-vis de la critique, pour être écrivain, il le fallait. C'était un passage obligatoire. Mais c'étaient des faux romans.

Tous ?

Non, pas la trilogie autour de Monsieur Spitzweg : *Il avait plu tout le dimanche* (Mercure de France, 1998), *Monsieur Spitzweg s'échappe* (Mercure de France, 2001) et *Quelque chose en lui de Bartleby* (Mercure de France, 2009). Ceux-là sont de « vrais romans ». J'avais réussi à créer un personnage. Maintenant, j'éprouve un mal fou à lire des romans, je n'en écris

plus, mais je reste fasciné par ceux qui y arrivent, comme Dickens. Une espèce de *rock star* de son époque qui s'est épuisé dans des lectures, des tournées théâtrales où il interprétait ses textes, jusqu'aux États-Unis. Il en est mort prématurément. Je compte écrire un livre sur son « suicide exalté ».

« Chez moi, le sujet préexiste toujours au texte. Je cherche sans chercher, et je ne note même pas dans un carnet. »

À la fin des Instants suspendus, vous avez placé un texte intitulé Trouver un sujet de texte court, une sorte de « mise en abyme » où vous vous moquez un peu de vous-même, mais où vous essayez aussi de tordre le cou à cette idée de la « facilité » de vos textes. Agacé ?

Un tout petit peu. L'idée d'être considéré comme un « petit maître », c'est tout ce que j'aime. Mais mes « textes courts » qui seraient de l'« art modeste », je me demande bien pourquoi.

Votre prochain livre ?

Ce sera un recueil consacré à des phrases qui toutes font sens, surtout à mon âge, comme : « *On est entré dans le temps additionnel* » (un commentateur sportif) ou « *Insistez bien sur l'expiration* » (un yogi). Il y aura aussi : « *Ah oui non mais moi...* » Cela pourrait s'intituler : *Je veux bien, mais avec le fromage et autres scrupules métaphysiques*.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE PERRIER

LES INSTANTS Suspendus de Philippe Delerm, Seuil, 2023, 110 p.

Romans

Bonheur du vol ... Et du Saint-Esprit

AÏDA OU LE BONHEUR DES DAMES d'Iman Bassalah, Éditions Anne Carrière, 2023, 208p.

L'écrivaine Iman Bassalah nous offre une œuvre déjà considérable. *La Vie sexuelle des écrivains* (Nouveau Monde, 2016) rappelle combien les personnalités littéraires aussi sont des êtres de désir, et sur bien des aspects, cet ouvrage est réjouissant. Elle a publié *Hôtel Miranda* (2012), un premier roman qui racontait des rencontres improbables dans un hôtel de la région parisienne, de personnages essentiellement féminins en rupture avec leur couple, leur famille, des identités assignées, communauté de celles qui n'ont plus de communauté et qui célèbrent leur humanité et leur aspiration à une vie (enfin) libérée. La Tunisie, le pays de sa naissance, constituait un des arrière-plans de l'histoire. En 2021, *À gauche du lit*, explorait les paradoxes de vies amoureuses qui ne se satisfont pas d'accords superficiels, et qui par leur sensibilité à fleur de peau, remettent en question les évidences sociales, les bonnes consciences et la mauvaise foi, en particulier au sujet de l'intégrisme, dans un récit dense, qui met à mal les certitudes infondées.

En 2023, *Aïda ou le Bonheur des Dames* (Éditions Anne Carrière) se présente comme le récit en apparence léger, mené par une femme de quarante ans, née de parents libanais, exilés à Paris pendant la guerre. Professeure de lettres dans un lycée, Aïda Tameh est mariée à un cadre dirigeant de l'industrie pharmaceutique mondiale (« *Big Pharma* », selon la *vox populi*). Dan Zadkine, ils ont des enfants jumeaux, mènent grand train de vie, cultivent les normes de cette vie aisée. C'est le premier plan, inquietant, de ce récit, tissé de stéréotypes sociaux que vient renforcer l'accumulation de marques de produits de luxe, dont se meublent, se couvrent et s'alimentent les deux personnages. Le second plan concerne plus précisé-



© Daniel Fourzy

ment Aïda, qui est une kleptomane, et ne peut se retenir, dit-elle, de dévaliser les magasins, de revenir sur la pauvreté vécue dans son enfance d'exilée, visitée dans des moments de méditation et de repossession de soi, et de porter une attention aiguë aux pauvres.

Le roman d'Iman Bassalah est un texte de plaisir qui euphorise son lecteur.

Le roman s'ouvre par un interrogatoire mené par un personnage qui jouera un rôle essentiel, en forme de coup de théâtre, plus tard dans le roman, dans les couloirs du magasin de luxe « Le Printemps » où elle a été piégée par des caméras de surveillances. Dans son récit, Aïda répète sa hantise de se voir démasquée par son mari, et ses enfants, Dina-Charbel, presque en un mot comme pour se révéler différents. Ce second plan est complété par une pratique sexuelle impétueuse, avec des amants, des rendez-vous dans des hôtels, ou bien dans un établissement de rencontres : Le Masque. Ce second plan vient quelque peu malmener les stéréotypes qui tissent le premier plan, par un sens aigu de la dérision. D'autant que l'histoire est commentée par un contrepoint en forme d'ironie, incarné par une figure quasi gémeillaire de Aïda, son amie Alice qui mène une carrière d'actrice dont participe aussi Aïda qui a suivi des cours d'art dramatique et poursuit ce rêve. Pourtant, « *il faut enlever tellement de masques pour arriver à devenir une actrice convenable* ». Une partie importante

de l'histoire raconte la relative emprise d'Alice sur Aïda, et la façon dont cette dernière tente de lui résister.

Comme le titre l'annonce, le récit fait écho au roman de Zola, *Au bonheur des dames* qui, dans une intrigue particulièrement complexe où se croisent les réalités économiques liées aux nouvelles formes de commerce, les rivalités entre les personnages, les désirs amoureux et les perspectives induites par le Paris haussmannien, raconte combien la modernité se paie d'un prix élevé. *Aïda ou le bonheur des dames* s'empare de cette figure littéraire ambiguë, et interroge la représentation du bonheur, tout en entretenant avec le livre de Zola un rapport quasi érotique. Mais ce n'est pas la seule présence d'un texte dans le roman d'Iman Bassalah. Le roman est tissé de références culturelles multiples. *Mutatis mutandis*, dans son rapport à la littérature, l'auteur est semblable à son personnage, dès lors que Aïda affirme qu'elle est une « *voleuse compulsive* » qui s'empare de ce qui est à sa portée et le dissimule dans l'évidence, comme le recommandait un personnage d'Edgard Allan Poe dans *La Lettre volée*. Très nombreuses sont ces empreintes de la culture et de la littérature dans le texte : Céline, Hugo, Virgile, Chaplin, le studio Harcourt, Shakespeare, Amos Oz... Certaines sont plus discrètes et exigent du lecteur qu'il aille les rechercher.

Ce sont aussi les cultures contemporaines qui sont évoquées, cultures vivantes et qui montrent l'attachement essentiel de ce texte au réel. Le roman d'Iman Bassalah est ainsi un texte de plaisir qui euphorise son lecteur, par son jeu constant entre des versions différentes de l'histoire racontée. *Aïda ou le bonheur des dames* réunit les deux passions, avec subtilité, de la conscience souvent troublée et inquiète de la voleuse compulsive qui signale dès le début l'étroite parenté entre le vol, la jouissance « *dans la plénitude de l'aurore pure* », et la littérature.

YVES CHEMLA

Psychopompe, le Nothomb cru 2023, est un roman qui risque de déstabiliser ses lecteurs. Elle assume.

PSYCHOPOMPE d'Amélie Nothomb, Albin Michel, 2023, 162 p.

Dans la liturgie catholique, le prêtre, juste avant ce qu'on appelait jadis, avant Vatican II, le « *Ite, missa est* », bénit les fidèles de son église « *Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit* », la Sainte-Trinité, trois entités qui ne font qu'un seul Dieu. On y croit ou pas. Amélie Nothomb, à sa façon bien particulière, oui. Qui réalise aujourd'hui qu'avec *Psychopompe* elle clôt une trilogie : après le Fils dans *Soif* (2019) où elle campait un Christ humain, trop humain, et le Père, le sien en l'occurrence, héros du remarquable *Premier sang* (2021) qui lui a valu le prix Renaudot, la voici qui s'intéresse au Saint-Esprit, mais à sa façon, disons « revisitée ».

Et sans projet préconçu, à cause de sa manière de travailler. On sait que cette graphomane écrit, chaque matin et dans des conditions extrêmes, comme dans une transe, pas moins de quatre romans par an, sur des cahiers, et qu'elle ne les retouche jamais. Elle seule en sélectionne un, celui qu'elle donne à publier à son éditeur de toujours, Francis Esménard, patron d'Albin Michel. Et cela fonctionne ainsi depuis 1992 et son premier livre publié, *Hygiène de l'assassin*. Mais loin d'être le premier écrit douloureux, à l'adolescence, ainsi qu'elle le raconte dans *Psychopompe* où elle se confie sur ses débuts en littérature, ce fut comme une révélation. On appelle cela la vocation.



© Jean-Baptiste Mondino

Au milieu de sa trinité devenue trilogie, Amélie Nothomb a glissé *Le Livre des sœurs*, en 2022, où elle romançait sa relation avec sa propre sœur. Pour que la famille, cette source inépuisable d'inspiration des écrivains, soit enfin complète, il faudrait qu'elle consacre un livre à sa mère. La Vierge Marie ? « *Il faudra un jour, en effet, que je parle de ma mère, confie-t-elle, mais c'était tout sauf la Vierge Marie !* » (Entretien avec l'auteure dans *Livres-Hebdo Le Magazine*, n°33, juillet-août 2023).

Dans cette veine de plus en plus autobiographique, autofictionnelle, qu'elle accentue depuis maintenant quelques années, *Psychopompe* est un livre particulier, qui pourra déstabiliser ses (nombreux) lecteurs. Ce qu'elle assume et même revendique. Un livre mystique où les morts parlent (en l'occurrence son père, toujours, Patrick Nothomb, aristocrate-diplomate belge disparu en 2020), où la narra-

trice s'identifie aux oiseaux, se vit oiseau, à la manière des chamans amérindiens convoquant et vénérant le totem de leur tribu. Dans l'image chrétienne, l'oiseau (la colombe en l'occurrence) est justement le symbole de l'Esprit Saint. Animisme et christianisme se mêlent ici à la mythologie antique, puisqu'on appelait « psychopompe » un dieu ou un héros chargé de convoier les âmes des morts vers l'au-delà : Hermès, Orphée, Charon en étaient. On pourrait même remonter à l'Égypte pharaonique, avec le dieu à tête de chacal Anubis, peseur des âmes. Quant à Orphée, il est convoqué ici à double titre : psychopompe, donc, mais également patron du poète, de l'écrivain, qui a le pouvoir inouï de ressusciter les défunts à travers ses mots.

C'est ainsi qu'Amélie Nothomb vit sa vie : une résurrection par la littérature, après une enfance triste, malheureuse, une anorexie qui a failli l'emporter. Mais tout se mérite, et écrire, pour elle, c'est une ascèse où elle se met chaque jour, en péril. Pendant les quelques heures où elle écrit, pas trop longtemps, sa température baisse dangereusement. Comme celle des oiseaux...

Amélie Nothomb, écrivain inclassable qui déteste les genres et les catégories, phénomène unique dans notre littérature francophone, voit en *Psychopompe*, son 31^e roman publié sur plus d'une centaine écrits (et que nul ne lira jamais), son « *autobiographie aviaire* ». On a envie de lui chanter : « *Envole-moi* ».

JEAN-CLAUDE PERRIER

La pionnière Leïla Baalbaki a vécu

Leïla Baalbaki s'installe à Londres après avoir abandonné très tôt l'écriture et fait couler beaucoup d'encre à Beyrouth dans les années 1960. Elle a fondé le roman féministe arabe contemporain à l'âge de 22 ans.

C'est en 2009, pendant le Salon du livre de Beyrouth, que j'ai fait la connaissance de la romancière libanaise Leïla Baalbaki, pionnière du roman féministe contemporain au Liban. Cette année-là, Leïla est retournée à Beyrouth après avoir vécu de longues années à Londres. Elle se trouvait au Salon du livre pour la signature de ses romans *Je vis* et *Les Dieux défigurés*, en plus de son recueil de nouvelles *Le Voyage de Hanan à la lune*, que Dar al-Adab avait réédités ensemble. Entourée de ses livres, Leïla n'avait rien perdu à son charme d'antan.

Dans les années 1970, quand j'étais au lycée, j'étais complètement captivé par ses œuvres que je lisais avec beaucoup d'enthousiasme. Après notre rencontre, j'ai pris le pli de m'enquérir de ses nouveaux projets à chaque fois que l'occasion de lui parler se présentait. «*Je suis en train d'écrire*», me répondait-elle inlassablement. Dans les années 1960, elle était la «grande» romancière de Beyrouth, surtout lorsque son œuvre *Le Voyage de Hanan à la lune* a été interdite, car jugée érotique. Traînée devant les tribunaux, elle gagne son procès.

Leïla Baalbaki a rendu l'âme à Londres il y a quelques jours, à l'âge de 89 ans. Elle est indéniablement pionnière du roman féministe contemporain. En sa qualité de femme instruite, elle appelle audacieusement à l'émancipation sur les plans politique, confessionnel et intellectuel et s'engage encore plus sur la voie de l'émancipation au moyen d'articles publiés dans les magazines *Ad-Dustour*, *Al-Ousbou' al-'Arabi* et *Al-Hawadeth*.

Son roman exceptionnel *Je vis*, publié en 1958, alors qu'elle n'a que 22 ans, est un choc littéraire et culturel. Il a eu un impact considérable sur les lecteurs, écrivains et intellectuels des générations qui ont suivi. C'est d'ailleurs le premier roman féministe arabe traduit en français par les soins de Michel Barbot en 1960 et paru aux célèbres éditions du Seuil à Paris.

Je vis est mentionné dans la célèbre revue *Shi'ir* qui annonce sa parution à l'hiver 1958. «*Cette œuvre aura une incidence considérable sur l'avenir du roman arabe*», peut-on y lire. Cette annonce est remarquable d'abord au vu de son contenu mais aussi dans l'adoption d'un roman par la revue *Shi'ir* qui ne s'intéresse, en temps normal, qu'à la poésie contemporaine et ses défis. Quelques mois plus tard, le roman connaît un succès retentissant auprès de la critique, devenant une sorte d'événement romanesque dans les années 1960 à Beyrouth, la ville de la modernité, entre autres capitales arabes. Le roman est presque une «révélation». Il suffit de dire *Je vis* pour que l'image de l'héroïne Lina Fayyad vienne à l'esprit des critiques, des écrivains et des lecteurs.

Dans l'encyclopédie *Écrivaine arabe* (Conseil supérieur de la culture en Égypte), et dans la section consacrée au roman féministe libanais, la critique Youmna el-Eid choisit l'œuvre *Je vis* comme premier roman féministe contemporain, la décrivant comme «une référence dans le développement du roman arabe au Liban». *Je vis* occupe toujours la même place historiquement. C'est le premier roman érotique au sens existentiel profond qui, d'une part, se rebelle contre l'héritage romanesque du



© Mansour El Haber

Liban, faisant de Beyrouth un cadre spatial, et de l'ère moderne, un cadre temporel. D'autre part, le roman se rebelle contre l'art romanesque

classique ou traditionnel et contre le concept de la personnalité positive et le système structurel, donnant au moi du narrateur la possibilité de

s'écrouler librement et de devenir l'axe principal autour duquel tournent les événements.

C'est surprenant de constater que cette écrivaine est demeurée prisonnière de ce roman et a mis fin à son parcours de romancière en 1960, en publiant *Les Dieux défigurés* qui n'a pas connu le même succès. Cependant, elle ne s'est jamais éloignée du monde des romans. En 1964, le ministère de l'Information interdit son recueil de nouvelles *Le Voyage de Hanan à la lune*. Au banc des accusés, l'histoire dont le recueil porte le nom. Elle comprendrait un paragraphe ou une phrase qualifiée d'érotique, où l'on retrouve le verbe «lécher». Leïla Baalbaki a été jugée puis arrêtée. Par la suite, le tribunal est revenu à contrecœur sur la décision d'interdiction, acquittant l'écrivaine et son histoire. C'est le regretté avocat Mohsen Slim – père du martyr Lokman Slim et de l'écrivaine Rasha al-Ameer – qui avait à l'époque assuré la défense de la romancière grâce à un célèbre plaidoyer. Cette phrase érotique paraît bien insignifiante de nos jours.

L'expérience de Leïla Baalbaki aura duré six ans, au bout desquels elle a abandonné le roman pour se consacrer entièrement au journalisme.

Je ne sais pas si Leïla Baalbaki a été, dès son plus jeune âge, exposée à la littérature existentialiste ou si elle a lu les œuvres de Simone de Beauvoir et de Françoise Sagan, empreintes d'oisiveté et d'indifférence. Leïla Baalbaki a-t-elle lu *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir qui a suscité une grande polémique lors de sa publication en 1949 ? Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de

Beauvoir écrit : «*Le jour où j'eus dix-neuf ans, j'écrivis, dans la bibliothèque de la Sorbonne, un long dialogue où alternaient deux voix qui étaient toutes deux les miennes : l'une disait la vanité de toutes choses, et le dégoût et la fatigue ; l'autre affirmait qu'il est beau d'exister, fût-ce stérilement.*» Le hasard fait que ce livre a été publié en 1958, l'année de parution de *Je vis*.

L'héroïne du roman, Lina Fayyad, ressemble-t-elle à Leïla Baalbaki ? C'est une question à laquelle seule l'écrivaine peut répondre ! Leïla Baalbaki est née en 1934 dans une famille chiite originaire du sud du Liban. Elle a étudié à l'université Saint-Joseph de Beyrouth avant d'occuper un poste de fonctionnaire au secrétariat du Parlement libanais entre 1957 et 1960. Elle s'est ensuite lancée dans une carrière de journaliste (*Al-Hawadeth*, *Ad-Dustour*, *An-Nahar* et *Al-Ousbou' al-'Arabi*...)

Lorsque la guerre libanaise éclate en 1975, Leïla s'établit à Londres et s'éloigne du journalisme puis s'isole progressivement des milieux littéraire et journalistique. On dit qu'elle a refusé tout entretien à la presse, préférant rester dans l'ombre après avoir fait tant parler d'elle dans les années 1960 et 1970. Que la romancière ait renoncé à l'écriture au sommet de sa célébrité demeure un mystère : pourquoi l'écrivaine de *Je vis* a-t-elle abandonné l'écriture aussi tôt ? Était-ce en lien avec l'écriture elle-même ? Ou pensait-elle que c'était tout ce qu'elle avait à offrir en tant que romancière, malgré le peu qu'elle a écrit ?

ABDO WAZEN

Traduit de l'arabe par Nada Sleiman

Romans

L'Irak de l'exil, fleuve secret d'une mémoire perdue

JE ME SOUVIENS DE FALLOUJAH de Feurat Alani, J.-C. Lattès 2023, 288 p.

Feurat Alani est né en France, en 1980, et son nom ne ressemble à aucun nom connu dans son lycée, ni parmi les Français de souche, ni parmi les camarades maghrébins. Minoritaire parmi les Français, il est aussi minoritaire parmi les jeunes arabes. Il est issu d'une famille irakienne, ce qui est plutôt rare, la diaspora irakienne se tournant plus naturellement vers les pays anglophones. Feurat est le nom arabe de l'Euphrate, ce fleuve nourricier, avec le Tigre, de l'antique Mésopotamie. Vers 9 ou 10 ans, l'enfant est envoyé en Irak pour les vacances d'été. Sans doute pour y trouver lui-même les réponses aux questions qu'il se pose sur ses origines et sa famille auxquelles son père taiseux ne peut répondre. C'est au retour de ces immersions périodiques que se dessine pour Feurat sa future vocation de journaliste. Très vite, il se sent investi de la mission de raconter l'histoire, grande et petite, du pays dont, à la maison, on ne parle qu'en murmurant. En 2003, lors de la Seconde guerre du Golfe, il est encore étudiant en journalisme, quand il réalise ses premiers reportages en Irak. Il est notamment l'auteur, en 2010, d'une enquête fondamentale, *Irak : les enfants sacrifiés de Falloujah*, sur les enfants qui naissent frappés d'anomalies, suite aux bombardements par l'armée américaine de missiles à l'uranium appauvri. En 2019, son livre *Le Parfum d'Irak* lui vaut le prix Albert Londres. *Je me souviens de Falloujah* est son premier roman, déjà couronné du prix Senghor du premier roman 2023 et du prix Amerigo-Vespucci 2023.

Le père est le personnage central de ce roman dont la matière est puisée à la réalité d'une histoire douloureuse. Quand il arrive à Paris dans les années 1970, cherchant «une terre d'accueil sans prison pour les idéalistes», il se promet de ne jamais se



© Philippe Matsas

trahir. Or, la carte de réfugié politique est assortie d'un prix : «*On veut tout savoir.*» C'est ainsi que sans statut, sans carte, sans avenir, celui qui rêvait de réussir sa vie va se contenter de vendre des cartes postales sur le parvis de Notre-Dame. Cette activité non déclarée fait de lui un habitué des arrestations intempestives et des séjours aux commissariats. Parfois il retrouve des compatriotes irakiens dans un café, le Stop Cluny, boulevard Saint-Germain. Il y emmène son fils, Euphrate dans le roman, qui s'initie aux débats politiques, souvent enflammés, menés par ces réfugiés. Bribes après bribes, Euphrate reconstitue un profil de ce père sociologue, nourri de ambitions politiques, trotskyste quand les autres se soumettaient au parti Baas et à la dictature de Saddam Hussein.

Tout commence chambre 209, clinique Bizet. Le père, atteint d'un cancer et vivant ses derniers jours, est frappé d'amnésie. C'est paradoxalement cette condition erratique de la mémoire qui va ouvrir les vannes d'un passé que le fils a toujours cherché à connaître. S'ensuit le récit bouillonnant, émaillé d'images vives, qu'on lit larmes aux yeux de bout en bout, d'un homme à qui l'histoire, avec ses soubresauts, a presque tout pris. «*Je me souviens de Falloujah*», dit-il. Que signifie réussir sa vie ?

FIFI ABOU DIB

TOUT PASSE de Vassili Grossman, traduit du russe par Jacqueline Laffond, Calmann-Lévy, 2023, 318 p.

Comment reconnaître un chef-d'œuvre ? À ce que les romans lus pendant cette rentrée littéraire, y compris ceux que l'on avait beaucoup aimés, semble subitement un peu fades, tièdes et raisonnables. *Tout passe* est dans une autre dimension. Dire le Mal fait partie de la vocation de nombre d'écrivains. Mais Vassili Grossman ne fait pas que raconter le stalinisme et la façon dont tel «un *brouillard noir*», il s'est insinué dans le cœur des hommes. Non, il va jusqu'à se mesurer à lui dans un combat où l'écrivain solitaire ne pèse rien face à l'hydre totalitaire aux cent mille têtes. Forcément, il en sortira vaincu – il n'a pas vu son roman publié de son vivant, pas plus que *l'ie et Destin*, un dyptique extraordinaire sur la bataille de Stalingrad, qui l'a consacré comme un des plus grands auteurs du XX^e siècle et dont les censeurs du KGB lui avaient assuré, en confisquant le manuscrit, qu'il ne le serait que dans... deux cents ans.

Tout passe est à la fois le dernier roman de Vassili Grossman et son testament littéraire et politique. Il l'avait terminé peu avant sa disparition à cause d'un cancer, et l'on devine que la mort est déjà à ses trousses. Elle empêchera probablement son arrestation, voire sa déportation. À cette époque, «*Grossman était déjà donné pour mort, rayé des registres de l'histoire littéraire soviétique. L'écrivain officiel d'avant la guerre s'était mué en dénonciateur du régime*», écrit Linda Lê dans son avant-propos. Le roman ne sera publié que bien plus tard : pour la première fois, en Allemagne, en 1979.

La trame du roman est simple : à la mort de Staline, après trois décennies dans les camps du Goulag en Sibérie, où il a par miracle survécu, Ivan Grigorievitch revient dans le monde des hommes. Seul, abandonné par ses proches, depuis que, étudiant, il s'était élevé contre la dictature, il se rend néanmoins chez son cousin Nicolas qui ne lui a jamais adressé le moindre courrier pendant ses 30 années au goulag. Impossibles retrouvailles entre un ermite idéaliste qui n'a plus rien, n'est plus de nulle part et un

Immortelle liberté !

homme enraciné dans les compromis qui lui ont permis de progresser socialement – il a même signé la célèbre lettre antisémite qui condamnait à mort les médecins juifs accusés faussement d'avoir voulu tuer Staline. Deux visages, deux vies. D'un côté, l'homme, qui s'est mis au service de sa peur et n'a pu jouir de sa relative liberté ; de l'autre, l'homme qui est prêt à ramper sur le ventre pour mourir en liberté, «*ne serait-ce qu'à dix mètres des barbelés maudits*».

À travers ce roman, Grossman explore l'horreur – le mot est bien trop faible – stalinienne. Sachant qu'il a été écrit quelques années après la mort de Staline, on tremble, respectivement, pour l'auteur – longtemps communiste convaincu, il fut l'un des premiers journalistes à entrer dans le camp de la mort de Treblinka et sa mère fut fusillée par les nazis parce que juive.

D'abord, les prisons, bien sûr. «*Vers le matin, écrit-il, les hommes revenaient des interrogatoires de la nuit. Ils se jetaient épuisés sur les bat-flancs. Les uns sanglotaient, gémissaient les autres restaient assis, immobiles, en regardant fixement devant eux, d'autres encore massaient leurs jambes enflées et racontaient fiévreusement ce qui s'était passé. Certains étaient traînés jusqu'à leur cellule par les hommes de l'escorte. Quant à ceux dont l'interrogatoire avait duré plusieurs jours, on les portait sur des brancards à l'hôpital de la prison. Dans le cabinet du juge d'instruction, la cellule étouffante et puante paraissait un délice et c'est avec nostalgie qu'on évoquait les chers visages, épuisés et souffrants, de ses voisins de bat-flanc.*»



D.R.

Dans l'arbre généalogique de l'horreur stalinienne, il y eut d'abord cette malédiction terrible que fut, pendant mille ans, le servage en Russie.

répressive de la dictature, le glaive de la Révolution qu'ils avaient forgé s'abatit sur leurs têtes. Beaucoup crurent qu'était venu le temps du chaos, de la folie.»

Certes, dans les prémisses à la terreur d'État figurent la police secrète du tzar et l'abominable intolérance de Lénine mais dans l'arbre généalogique de l'horreur stalinienne, il y eut d'abord cette malédiction terrible que fut, pendant mille ans, le servage en Russie et «*sa force véritablement satanique*».

Satanique parce que plus la Russie copiait l'Occident, se modernisait, plus l'esclavage s'intensifiait : «*Quand vint le siècle brillant de Catherine, siècle de la floraison des arts et de la civilisation russe, le servage fut porté à son comble. Ainsi est-ce par une chaîne millénaire que le progrès et l'esclavage ont été liés l'un à l'autre. Chaque élan vers la lumière approfondissait le trou noir du servage.*» Cet esclavage va encore beaucoup s'aggraver sous le nom de dictature du prolétariat et être présenté comme modèle au monde entier.

Sous la plume de Grossman, les pages sur la famine orchestrée par Staline en Ukraine au milieu des années 30 sont d'une humanité extraordinaire : «*(...) certains paysans sont devenus fous. Et ceux-là ne retrouvaient la paix qu'avec la mort. On les reconnaissait à leurs yeux brillants. Ils débaïtaient les cadavres et les faisaient bouillir, ils tuaient leurs propres enfants et les mangeaient. En eux, la bête se réveillait tandis que l'homme mourait. J'ai vu une femme que l'on amenait sous escorte au centre du district. Elle avait un visage humain mais des yeux de loup. Ces cannibales, on les a tous fusillés, à ce qu'on dit. Pourtant, ils n'étaient pas coupables. Les coupables, ce sont eux qui ont réduit une mère à manger ses enfants (...)*»

Sans doute le chapitre le plus éblouissant est celui où l'ancien zek (prisonnier) fait le portrait de tous les petits Judas qui l'ont calomnié et dénoncé. À tous, il leur trouve pourtant des excuses – n'aimaient-ils pas eux aussi leurs femmes, leurs enfants leurs proches ? Tout le livre est d'un pessimisme radical sans parler de sa valeur prophétique – il annonce la Russie de Poutine. Cela n'interdit pas totalement l'espoir. Car, comme le note l'auteur, «*la loi sacrée de la vie s'est formulée avec une évidence tragique : la liberté de l'homme est au-dessus de tout. Il n'existe aucun but au monde auquel on puisse sacrifier la liberté de l'homme*». L'histoire d'Ivan Grigorievitch montre bien qu'elle est immortelle.

JEAN-PIERRE PERRIN